

JANVIER 1846:

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

CHIMIE.

**NOUVEAUX RÉACTIFS POUR RECONNAÎTRE LE SUCRE DE CANNE
ET LE SUCRE DE FÉCULE, ET NOUVEAU MOYEN POUR DÉ-
COUVRIR LA PRÉSENCE DES CARBONATES ALCALINS DANS LES
BICARBONATES;**

Par M. COTTEBAU fils,

Il y a trois ans, M. le professeur Chevallier proposa la potasse pour reconnaître si le sucre de canne ou de betterave est additionné de sucre de fécule. La réaction qui a lieu, lorsque le sucre de canne est ainsi mélangé, se manifeste par une coloration rouge ou jaune, selon que le sucre de fécule est en plus ou moins grande quantité. Aux expériences de ce savant chimiste, je crois devoir ajouter les suivantes :

1° Tous les alcalis produisent la même réaction que celle qui a été observée par M. Chevallier, lorsqu'on les met en contact avec le sucre de fécule : l'ammoniaque n'en est point exceptée;

2° Tous les carbonates alcalins la déterminent également; mais, avec le carbonate de chaux, la coloration est très-faible;

3° Dans les mêmes circonstances, les bicarbonates alcalins ne donnent aucune coloration. Il s'en suit qu'il est facile de

reconnaître, par ce moyen, un carbonate neutre d'avec un bi-carbonate, ou si un bicarbonate est mêlé de carbonate.

Dans tous les cas, l'expérience ne réussit bien qu'à l'aide de la chaleur.

NOTE SUR L'AMIDON EXTRAIT PAR MACÉRATION DE LA FARINE DE RIZ, DANS UNE SOLUTION DE SOUDE CAUSTIQUE.

L'extraction de cet amidon a été pratiquée en Angleterre, et une patente a été prise pour l'exploitation de ce procédé.

L'amidon obtenu par cette nouvelle méthode se présente en aiguilles prismatiques du plus beau blanc. Examiné au microscope il est formé de petits granules assez réguliers et diaphanes.

Une portion de cet amidon, qui est sans doute une altération physique du gluten que contient le riz d'après l'analyse de M. Braconnot, a été calcinée dans un tube avec une certaine quantité de potassium, d'après le procédé que nous avons indiqué en 1844. Le résidu charbonneux dissous dans l'eau distillée a été essayé par le solutum de deutrosulfate de fer; il n'a pas été possible d'y reconnaître la plus petite quantité de cyanure. Ce fait démontre donc l'absence de toute matière azotée dans l'amidon retiré du riz par le procédé nouveau.

La matière animale azotée du riz que le solutum de soude rend soluble dans l'eau, précipitée par un acide, se présente en flocons grisâtres qui n'ont aucune adhérence les uns aux autres. Ces flocons se rapprochent davantage de l'albumine que du gluten de la farine de froment. Séchés, ils se réduisent par la dessiccation et la compression en une matière d'un jaune brunâtre, cassante, analogue à la colle forte par cet aspect seulement. Cette matière albuminoïde qui nous a été remise par notre collègue, M. Chevallier, pourrait être utilisée comme engrais, dans une fabrication en grand de cet amidon. J. L.

PRÉPARATION DU LACTATE DE FER ;

Par P. H. LEPAGE, pharmacien à Gisors.

La préparation de ce sel ferreux assez fréquemment employé en médecine à l'époque actuelle, consiste, comme chacun sait, à faire réagir l'acide lactique étendu sur de la limaille de fer parfaitement décapée. On opère ordinairement dans un matras à la chaleur du bain de sable, etc., et l'on obtient, en procédant ainsi, un produit qui ne laisse rien à désirer. Néanmoins, on reproche à ce mode d'opérer d'être long : 1° en ce qu'il oblige à préparer préalablement de l'acide lactique ; 2° en ce que la réaction de cet acide étendu sur la limaille de fer, quoiqu'aidée de la chaleur, marche lentement. Dans le but d'obvier aux deux inconvénients que je viens de signaler, je proposerai le procédé suivant que je viens de mettre à exécution, et qui, tout en donnant un aussi beau produit que lorsqu'on suit le procédé ci-dessus, a l'avantage d'être beaucoup plus expéditif.

Pr. : Lactate de chaux préparé par le procédé

de M. Gobley..... 100

Eau bouillante..... 500

Dissolvez et filtrez.

D'autre part :

Pr. : Sulfate ferreux pur cristallisé..... 68

Eau distillée froide..... 500

Faites dissoudre et filtrez.

Mélangez les deux solutions claires dans un matras, acidulez-les légèrement avec un peu d'acide lactique et chauffez au bain-marie en agitant souvent jusqu'à ce que, par l'action du calorique, la décomposition mutuelle des deux sels soit opérée. Alors retirez le matras du bain-marie, filtrez rapidement pour séparer le sulfate de chaux, et soumettez la liqueur à une éva-

poration rapide dans une chaudière de fonte, ou dans une capsule de porcelaine, dans laquelle vous projetterez quelques fragments de tournure de fer. Quand elle sera réduite à moitié de son volume environ, vous la filtrerez de nouveau et vous la laisserez cristalliser. L'eau mère décantée et évaporée convenablement, donnera de nouveaux cristaux. Après chaque cristallisation, mettez les cristaux obtenus dans un entonnoir, lavez-les avec un peu d'alcool, et lorsqu'ils seront égouttés vous les sécherez dans des doubles de papier Joseph.

Le sel ainsi obtenu est aussi blanc que possible ; sa dissolution dans l'eau distillée n'est troublée ni par le nitrate de baryte, ni par l'oxalate d'ammoniaque.

SUR L'EMPLOI EN TEINTURE DE LA MATIÈRE COLORANTE DE L'OEILLET D'INDE.

M. le ministre de la guerre, ayant décidé que les collets, parements et passe-pois de l'uniforme de la cavalerie seraient désormais jaune orange, pour parvenir à ce résultat, il fallait ou remplacer ces collets, parements et passe-pois par d'autres, ce qui devait occasionner une grande dépense de draps, ou découdre tous ces objets pour les teindre et les remettre en place, ce qui devait entraîner à des frais encore assez considérables. Encore fallait-il, dans ce dernier cas, trouver un agent chimique qui fît disparaître le rouge, et une matière colorante qui produisît la nuance exigée.

M. Roy, pharmacien à Poitiers, et M. Niepce, lieutenant au 1^{er} régiment de dragons, firent, avec des matières teintoriales communes, divers essais qui n'eurent pas de résultats satisfaisants.

Ces messieurs eurent alors l'idée de chercher dans les fleurs une matière colorante ; ils pensèrent naturellement à l'oeillet d'Inde (*tagetes erecta*). M. Roy fit l'extrait de la matière colorante qu'il contient, et cette matière, combinée avec un acide

produisit les résultats désirés. Un premier lavage fait disparaître la couleur rouge; un second amène le drap à la nuance demandée. Cette opération n'exige pas qu'on découpe les collets, parements et passe-pois; on peut la faire à l'aide d'une petite brosse, et si le drap vert est atteint, on lui rend facilement sa couleur à l'aide de l'ammoniaque. On conçoit toute l'utilité que peut avoir l'application d'un pareil procédé, non-seulement pour le cas actuel où elle peut procurer une grande économie au ministère de la guerre, mais encore pour l'industrie en général, puisque l'œillet d'Inde est une plante très-commune, très-facile à cultiver, et que la matière colorante qu'on en extrait revient à très-bon marché. M. Roy fait dans ce moment des épreuves en grand d'après son procédé. (*Extrait du rapport de l'exposition des produits de l'industrie du département de la Vienne*).

SUR L'HUILE DE PÉPINS DE RAISINS.

M. Roy a présenté au jury de l'exposition du département de la Vienne, un flacon d'huile, extraite des pépins de raisins. Cette huile propre à l'éclairage, fournit une belle lumière; on la signale comme pouvant servir aussi à l'usage de la table. M. Roy n'est pas inventeur du procédé d'extraction de l'huile des pépins de raisins, mais il l'a avantageusement perfectionné, et il doit s'occuper bientôt de l'extraction en grand. On comprendra toute l'importance que peut prendre cette industrie, quand on saura que les pépins du raisin qu'on emploie chaque année en France pour faire du vin, peuvent fournir 5,527,696 kilogr. d'huile.

L'IODE DÉJÀ INTRODUIT DANS L'ÉCONOMIE ANIMALE PEUT-ELLE DE NOUVEAU ÊTRE MISE EN USAGE POUR LES BESOINS DE L'ART DE GUÉRIR?

Par M. GIOVANNI RICHINI, d'Oleggio.

L'iode et ses combinaisons offrent de puissants moyens à

la thérapeutique dans le traitement d'une foule de maladies. Les médicaments iodurés sont bientôt absorbés, comme M. Righini, s'en est assuré par des expériences variées et répétées sur les liquides de l'économie animale, et les composés iodés, salins et solubles passent dans la salive, dans la sueur, dans le sang et dans l'urine.

Dans ces derniers temps, l'iode ayant été porté à un prix commercial très-élevé, et, de plus, la qualité de celui qui se trouve aujourd'hui dans le commerce de la droguerie n'étant, le plus souvent, rien moins que parfaite, M. Righini a eu l'heureuse idée de chercher à retirer l'iode de l'urine des individus soumis à l'action de cette substance ou de ses combinaisons, pour le rendre apte à être employé de nouveau dans les prescriptions médicales, et il est parvenu à l'isoler pour la plus grande partie et à l'obtenir dans un état de pureté parfaite. Voici, en peu de mots, le procédé dont il s'est servi pour arriver à ce résultat.

Il prend l'urine des malades soumis à la médication iodée (on peut la recueillir le jour même où les préparations d'iode sont ingérées), et il l'abandonne à elle-même pendant un jour ou deux. Pendant ce temps, il s'y forme un sédiment composé de phosphate de chaux, d'iodure de potassium, d'iodure de sodium, de carbonate et de lactate de soude, etc. L'urine est alors séparée de ce sédiment par la filtration, puis soumise à la température de 10° — 0 du thermomètre de Réaumur, et, sous l'influence de ce refroidissement, sa partie aqueuse se congèle, et se sépare ainsi de la portion du liquide qui tient différents sels à l'état de solution. Ce liquide est réuni au sédiment resté sur le filtre, et l'on y ajoute de l'acide sulfurique concentré jusqu'à neutralisation complète des carbonates, ou mieux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'effervescence. Alors, on étend le mélange avec de l'eau distillée, et on verse par-dessus

une solution d'amidon, en ayant soin de bien agiter le tout. Au bout de quelques heures, l'iode se précipite à l'état d'iodure d'amidon, et en partie aussi à l'état d'extrême division.

Après avoir séparé le précipité iodique du liquide surnageant, et l'avoir recueilli au moyen d'un filtre, on le lave à l'eau distillée ; puis, sans le faire sécher, mais se bornant à en séparer le plus exactement possible l'eau interposée, on l'introduit dans une cornue de verre avec le huitième de son poids d'acide sulfurique. On adopte un ballon à la cornue, et, après avoir luté les jointures de l'appareil, on chauffe pour volatiliser l'iode, en ayant la précaution de maintenir le ballon qui sert de récipient à une basse température, par le moyen de linges trempés dans l'eau glacée.

L'iode qui passe dans le récipient s'y dispose en belles lamelles et en paillettes, d'une belle couleur bleue, entièrement vaporisables à la température ordinaire quand on les place sur un papier blanc, colorant passagèrement celui-ci en jaune, se dissolvant entièrement dans l'alcool, et ne retenant pas la moindre trace de chlore ni d'acides.

L'iode ainsi obtenu peut, en raison de sa parfaite pureté, être employée comme agent médicamenteux dans tous les cas où il est indiqué.

Lorsque l'opération a été conduite avec toutes les précautions nécessaires, on peut estimer que la quantité d'iode retirée représente la moitié de celle des iodures solubles qui avaient été introduits dans l'économie animale.

En terminant, M. Righini appelle l'attention sur les deux points suivants : 1° Si l'on soumet, aux divers traitements qui viennent d'être décrits pour l'urine, la salive des individus auxquels on administre des préparations iodées, on en retire de l'iode très-pur. La salive de ces malades est liquide, limpide, insipide, beaucoup plus chargée d'iodures que ne l'est

l'urine et par conséquent susceptible de fournir de l'iode en plus grande proportion et plus pur. 2° Le mélange iodifère dans l'urine change de couleur lorsque l'iode est déposée avec l'amidon et soumis avec l'acide sulfurique concentré à l'action de la chaleur ; la teinte bleue disparaît, et l'urine devient limpide, mais d'une couleur jaune obscure. L'iode, dans cette réaction, passe à l'état d'iodure ; mais il suffit, pour déceler immédiatement sa présence, de verser dans la même urine de l'amidon divisé dans l'eau et de l'acide sulfurique concentré.

TOXICOLOGIE.

NOTE SUR L'ÉTAT SPHÉROÏDAL ET SUR SON APPLICATION A L'ANALYSE DES TACHES PRODUITES PAR L'APPAREIL DE MARSH ;

Par M. BOUTIGNY (d'Evreux).

Etant donnée *une tache* produite par l'appareil de Marsh, déterminer si elle est ou non arsénicale.

La solution de ce problème par les anciens procédés analytiques est à peu près impossible ; mais en ayant recours à l'artifice qui suit, on peut facilement démontrer si la tache est due à de l'arsenic.

On la circonscrit avec une baguette de verre, mouillée préalablement dans de l'eau contenant un centième d'acide nitrique pur, puis on fait tomber sur la tache une goutte de ce même acide au centième, de manière qu'elle ne soit en contact qu'avec *un milligramme* environ d'acide réel. On chauffe légèrement, et quand la tache est arsénicale, elle disparaît presque immédiatement. Elle est alors transformée en acides arsénieux et arsénique. On laisse refroidir la capsule, puis on fait arriver sur la partie où se trouvait la tache un courant d'acide sulfhydrique provenant de la décomposition de l'eau sur le sulfure de fer par l'influence de l'acide sulfurique, et bientôt ap-

paraît une *tache jaune* où se trouvait primitivement la tache miroitante, toujours dans la supposition que la tache était arsénicale.

Le dégagement de l'acide sulfhydrique du sulfure de fer est une condition *sine qua non* du succès. Celui qui provient de la réaction du sulfure d'antimoine sur l'acide chlorhydrique laissant toujours déposer du soufre détruirait la netteté des réactions ultérieures.

La tache jaune obtenue, comme il a été dit ci-dessus, est dissoute dans un gramme d'ammoniaque liquide et bien pure; on fait rougir une capsule en platine, et on y verse goutte à goutte la solution ammoniacale incolore, qui passe à l'état *sphéroïdal*. Elle forme un sphéroïde très-aplati dont l'équateur va toujours en diminuant, son axe vertical restant invariable. Lorsque le sphéroïde s'est transformé en sphère et qu'il n'a plus que le volume d'un petit pois, on le touche avec un tube *mouillé* préalablement dans l'acide chlorhydrique.

Le sphéroïde, d'incolore qu'il était, se colore en jaune; on y ajoute une goutte d'ammoniaque, et il se décolore pour se colorer de nouveau en jaune si on le touche avec de l'acide chlorhydrique.

Ces alternatives de coloration et de décoloration peuvent se reproduire presque indéfiniment. C'est là un caractère qui appartient exclusivement au sulfure d'arsenic, qui a de l'analogie par la couleur avec le sulfure de cadmium. Mais ce dernier étant insoluble dans l'ammoniaque, les deux sulfures ne sauraient être confondus, et l'erreur est impossible.

Lorsque les réactions qui précèdent ont été nettement obtenues, on place dans le sphéroïde un petit cristal de carbonate de soude du poids de 0,05; on soustrait la capsule à l'action de la chaleur, et on la pose sur un plan de métal; sa température s'abaisse rapidement, et le sphéroïde s'étale presque

immédiatement sur la partie la plus déclive de sa surface. La petite masse saline qui en résulte est recueillie avec soin et placée au fond d'un tube scellé; on fait rougir la partie qui contient le sel en question en tenant le tube dans une position horizontale, et presque aussitôt apparaît, sur la paroi supérieure du tube, la tache qui existait primitivement sur la capsule.

Le tube étant refroidi, on le coupe de manière à isoler autant que possible la *partie tachée*; on la pulvérise dans un mortier d'agate, et on la projette sur un gros charbon en pleine combustion. On incline la tête au-dessus du charbon à 20 ou 30 cent., et on perçoit l'odeur alliée de l'arsenic. Alors le doute n'est plus permis, la tache était arsénicale.

Cette dernière expérience doit être faite dans une pièce fermée, pour éviter les courants d'air qui feraient dévier la vapeur arsénicale.

Lorsqu'il s'agit de phénomènes de coloration et qu'on opère sur de petites quantités, l'état sphéroïdal présente d'incontestables avantages. En effet, la matière étant isolée de la capsule est comme suspendue dans l'air, et rien ne vient altérer sa couleur.

J'ai déjà fait précédemment une application de l'état sphéroïdal à l'analyse d'une tache microscopique de sang (1); M. Chambert en a fait une autre en employant l'eau à l'état sphéroïdal, pour brûler les matières organiques contenues dans les sels provenant de l'évaporation de l'urine. « Ce mode de combustion, dit-il, est très-prompt, et pour peu qu'on ait l'habitude de le manier, on peut, en le joignant à l'opération faite comme je l'ai indiquée, avoir en une heure et demie les sels d'un liquide organique parfaitement dépouillés de leurs impuretés charbonneuses. » (*Compte rendu de la séance de l'Académie du 2 juin 1845.*)

(1) *Annales d'hygiène et de médecine légale*, août 1844.

Qu'il me soit permis de le dire ici : le jour où les chimistes entreront franchement dans cette voie, la science qu'ils cultivent fera de rapides progrès, et peut-être est-il réservé à l'état sphéroïdal d'enrichir la chimie, non-seulement de produits nombreux, mais de faits nouveaux sur les actions moléculaires qui permettront enfin de formuler une théorie générale de cette science, théorie que chacun de nous appelle de tous ses vœux, l'anarchie régnant aujourd'hui dans presque toutes les branches de cette partie des connaissances humaines.

EMBAUMEMENT. RÉCLAMATION.

Paris, le 11 décembre 1845.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le dernier numéro du *Journal de Chimie médicale*, je trouve deux articles relatifs à l'embaumement par mon procédé ; l'un est la reproduction d'une lecture faite à l'académie des sciences de Rouen, le 14 mars 1845, par M. Morin, professeur de chimie à l'école de médecine, l'autre est un rapport adressé à M. Salvator, procureur général près la cour royale de Rouen, par MM. Avenel, docteur en médecine, et J. Girardin, professeur de chimie à l'école municipale de Rouen.

Les trois auteurs de ces deux pièces se sont proposés de constater la présence de l'*arsenic* dans les corps conservés par mon procédé d'embaumement.

Les deux communications insérées dans votre journal attestent le parfait état de conservation des corps examinés. — Je recueille avec bonheur ce premier témoignage des trois auteurs, parce que leur position élevée dans la ville de Rouen y donnera de l'autorité à leur déclaration.

Je passe outre : Ces messieurs, toute analyse faite, trouvent de l'*arsenic* dans les corps embaumés par mon procédé ; cette

découverte inspire même à M. Marin une inquiétude qu'il exprime de la manière la plus dramatique lorsqu'il dit : « Désormais l'empoisonneur pourra jouir, sans aucun trouble que celui de sa conscience, des hideux avantages de son crime et échapper au glaive de la justice ».

Je laisse de côté cette phrase de mauvais goût (1) et je réponds simplement à M. le docteur Morin ainsi qu'à ses deux associés dans la petite croisade tentée contre moi, que non-seulement la présence de l'arsenic, mais même celle de toutes les substances toxiques dans le liquide d'embaumement m'avait préoccupé avant lui. — Mes communications à l'Institut le prouvent. — J'ai cherché un liquide conservateur exempt d'ACIDE ARSENIQUEUX, de PERCHLORURE, de MERCURE, de CHLORURE DE ZINC, de SEL DE CUIVRE ou d'ANTIMOINE. J'ai trouvé ce liquide le 3 mars 1845 ; j'ai pris un brevet d'invention pour un liquide qui ne contient aucun poison minéral. A l'avenir donc mon liquide ne présentera aucune trace d'arsenic. Mais pour le passé, quelle était la quantité d'arsenic contenu dans mon liquide ?

M. Orfila, président d'une commission de l'académie royale de médecine, au sujet des embaumements, et par suite d'une analyse faite par la commission, a estimé à un deux millième ce qu'il a trouvé ; il a remarqué que cette très-faible proportion d'arsenic n'avait point été ajoutée, mais provenait de cette portion de pyrite qui se trouve toujours dans les argiles. — On croirait difficilement à cette proportion d'un deux millième d'arsenic contenu dans mon ancien liquide lorsque l'on lit le passage suivant dans la note de M. Morin : « Et bientôt on recueillit une énorme quantité d'arsenic. »

(1) Nous avons prié M. Gannal, dans son propre intérêt et dans l'intérêt de la science, de modifier diverses phrases de sa lettre : il n'a pas cru devoir obtempérer à cette demande.

Je crains que la malveillance n'ait égaré M. Morin et ses collègues : ils me faisaient exceptionnellement une mauvaise position, et dans la réalité, ma position, comme embaumeur, est bonne et inattaquable à l'exclusion de celle de tous les autres embaumeurs qui emploient des substances toxiques et n'en ont point employé d'autres jusqu'ici.

Je laisse de côté la forme des deux articles auxquels je réponds ; la malveillance active s'y révèle à chaque ligne. Les hommes impartiaux jugeront l'attaque et la défense, et ils accorderont leur estime à celui qui, par ses travaux et sa conduite, aura su la mériter.

Il ne me reste plus, Monsieur le Rédacteur, qu'à vous exprimer ma vive reconnaissance de m'avoir fourni cette occasion de faire connaître au public les nouveaux perfectionnements apportés à ma découverte.

Daignez agréer, etc.

GANNAL,

Rue de Seine, 6.

**SUR L'EMPLOI DE L'IODE POUR RECONNAITRE ET DISTINGUER
LES PLUS PETITES TACHES ARSÉNIQUES DES TACHES ANTIMONIALES DANS LES RECHERCHES MÉDICO-LÉGALES ;**

Par J.-L. LASSAIGNE.

Différents moyens ont été déjà proposés pour établir une distinction entre les taches arsénicales et les taches antimoniales formées à l'aide de l'appareil de Marsh. Le nouveau moyen que je présente aujourd'hui à l'examen des chimistes et des toxicologistes, peut être employé avec avantage lorsqu'on a seulement à sa disposition de très-légères taches sur lesquels les réactifs ordinairement usités ne fournissent que des résultats douteux.

Quelques expériences que j'ai tentées dernièrement m'ont

appris que la vapeur d'iode, en agissant à la température ordinaire sur les taches d'arsenic pur, les colorait peu à peu en *jaune citron foncé* en produisant de l'*iodure d'arsenic* qui se volatilise ensuite à une douce chaleur, ou se décompose au contact de l'air par la vapeur d'eau qu'il renferme. Lorsque cette décomposition s'est opérée dans la capsule ou la réaction de la vapeur d'iode a eu lieu, il est possible, après la disparition des taches jaunes par l'action de l'air, de reproduire d'autres taches à la place qu'elles occupaient en y versant un *solutum* concentré d'acide sulfhydrique. Cet acide réagissant alors sur l'acide arsénieux formé donne naissance à des taches jaune pâle du même diamètre que celles qui existaient après l'action de la vapeur d'iode.

Ces nouvelles taches produites par du sulfure jaune d'arsenic présentent alors le caractère de disparaître par l'ammoniaque en se dissolvant.

Ce double caractère est particulier aux taches arsénicales, et il se démontre facilement sans que ces taches soient détachées du fond de la capsule sur lequel elles ont été déposées.

Les taches antimoniales traitées par la vapeur d'iode, à la température ordinaire se transforment aussi en iodure d'antimoine en prenant, en moins de huit à dix minutes, une belle couleur *orangé* tirant plus ou moins sur le *rouge vermillon*. Ces taches exposées à la douce chaleur qui vaporise les taches d'iodure d'arsenic, persistent et perdent leur intensité seulement en passant au *jaune orangé*.

Ces réactions sont faciles à pratiquer en renversant la capsule de porcelaine, au fond de laquelle se trouvent les taches qu'on essaie sur une soucoupe au milieu de laquelle on a placé quelques cristaux d'iode.

Nous avons également trouvé que le *solutum* d'acide iodhydrique ioduré, qui est coloré en jaune brun foncé, pouvait

servir à caractériser immédiatement les taches d'arsenic de celles d'antimoine. Il dissout sur-le-champ les premières et laisse par son évaporation spontanée une tache jaune ; lorsqu'on met le même acide en contact avec les taches antimoniales, il n'y a pas d'action immédiate, elles restent plusieurs minutes intactes et sans se dissoudre ; mais par suite du contact et de l'évaporation, elles prennent une belle couleur *rouge de vermillon*.

La teinture d'iode exerce la même action que l'acide iodhydrique ioduré, mais d'une manière moins prompte, ce qui permet de l'employer aussi dans les mêmes circonstances.

EMPOISONNEMENT PAR L'ACIDE SULFURIQUE.

Observation chimico-légale communiquée par M. BLONDELOT, professeur de chimie à l'École préparatoire de Médecine et de Pharmacie de Nancy.

Dans le courant du mois d'avril dernier, j'ai été chargé, conjointement avec MM. Braconnot, membre de l'Institut, et Larcher, professeur d'anatomie à l'École de Médecine, sur la réquisition de M. le procureur du roi près le tribunal de Saint-Mihiel (Meuse), de procéder à l'examen de différentes pièces de conviction provenant d'un enfant de deux mois, J. H. Boulet, de Houdelincourt, à l'effet de constater si cet enfant avait péri victime d'un empoisonnement par l'acide sulfurique, conformément au rapport d'une première expertise faite sur les lieux, et dont on ne crut pas devoir nous communiquer le contenu, non plus qu'aucun autre renseignement propre à éclairer nos investigations.

La caisse renfermant les pièces à examiner ayant été transportée dans le laboratoire de l'École de Médecine, et ouverte en notre présence, nous y avons trouvé un paquet de linges, enveloppé de papier, et différents bocaux, dont le détail suit ;

le tout soigneusement fermé, cacheté, et revêtu des signatures légales.

1° Le paquet de linges était étiqueté : *Quatre paquets renfermant les linges de l'enfant sur lequel on a découvert de l'acide sulfurique*. En effet, ce paquet ouvert, nous y avons trouvé quatre paquets enveloppés de papier blanc ; le premier renfermait un petit mouchoir de cou ou fichu, à dessin lilas, sur lequel on remarquait de grandes taches où la couleur était passée en rouille ; le second contenait un petit bonnet rouge avec dentelle noire, parsemé de taches où la couleur paraissait avoir été rongée par un acide ; le troisième, un morceau d'indienne, à petits carreaux bleus et rouges, au centre duquel était un grand trou irrégulier, paraissant avoir été produit par un agent chimique, qui avait fait perdre au tissu toute sa consistance ; le quatrième paquet, enfin, contenait deux bonnets d'enfant, en toile blanche, avec quelques déchirures semblables à la précédente ; et, de plus, deux nouets de linge, tels qu'on en donne, dans la campagne, aux enfants pour les apaiser ;

2° Un très-petit bocal ayant pour inscription : *Parties d'estomac* ;

3° Un bocal de moyenne grandeur, ayant pour inscription : *Langue, une partie de la muqueuse bucco-pharyngienne* ;

4° Un autre bocal, étiqueté : *Parties d'intestin grêle et eau de lavage du péritoine* ;

5° Un grand bocal étiqueté : *Poumons, cœur, larynx, intestins, vessie, reins*.

Examen des linges.

Tous ces linges étaient légèrement humides, et partout où se remarquaient des taches, le tissu en était brûlé, comme s'il eût été mis en contact avec un acide énergique plus ou moins étendu. Ils n'exhalaient aucune odeur particulière. Nous avons coupé une partie de chacun de ces linges, et nous l'avons soumise séparément au traitement suivant :

Lavée à plusieurs reprises, avec 80 grammes d'eau distillée elle a fourni un liquide sale, inodore, acidule au goût, et rougissant fortement le papier bleu de tournesol. Ce liquide, après avoir été filtré, fut partagé en trois parties. La première, chauffée à siccité dans une capsule de porcelaine, a laissé un résidu noir, charbonneux, avec léger dégagement d'acide sulfureux, reconnaissable à l'odeur. La seconde, après avoir été convenablement réduite par l'évaporation, a été introduite avec un globule de mercure dans un tube de verre, fermé par un bout, et, par l'action de la chaleur, elle a laissé dégager de l'acide sulfureux, rougissant le papier tournesol placé à la partie supérieure du tube. La troisième partie, traitée par le chlorure de baryum, a fourni un précipité blanc abondant, insoluble dans l'eau et dans l'acide azotique. Ce précipité, recueilli sur un filtre, puis desséché, a été mêlé exactement avec une suffisante quantité de charbon de bois, et chauffé au rouge pendant une demi-heure, dans un très-petit creuset de terre neuf. Après le refroidissement, la matière ayant été traitée par un peu d'eau distillée bouillante, le liquide filtré donna lieu à un dégagement abondant d'acide sulfhydrique par l'addition de quelques gouttes d'acide azotique.

A l'exception des deux nouets, tous les linges mentionnés ci-dessus ayant fourni les mêmes résultats, nous avons conclu qu'ils étaient tous plus ou moins imprégnés d'acide sulfurique libre.

EXAMEN DES PORTIONS DU CADAVRE.

Examen anatomo-pathologique. Quoique l'enfant n'eût succombé que depuis une huitaine de jours, toutes les pièces renfermées dans les différents bocaux exhalaient une odeur infecte de putréfaction, à l'exception toutefois de l'estomac qui était plongé dans de l'alcool faible. Ni la langue, qui avait été

fendue dans toute sa longueur, ni le pharynx, ni l'œsophage, ne nous présentèrent aucune altération pathologique qui pût faire présumer qu'ils avaient été en contact avec un agent corrosif: on n'y remarquait aucune tache, aucune altération, aucune eschare, aucune coloration extraordinaire de la muqueuse.

La portion d'estomac qui nous était remise pouvait équivaloir au tiers environ de cet organe et appartenait au petit cul-de-sac et à la grande courbure. Elle était comme râtinée, ce qu'on pouvait également bien attribuer à l'alcool dans lequel elle se trouvait ou à l'action de quelque substance astringente avec laquelle elle aurait été en contact avant la mort. Sa muqueuse était d'un blanc rougeâtre, fortement adhérente, sans arborisations vasculaires; en un mot, elle offrait tous les caractères de l'état normal, à l'exception toutefois d'un endroit fort restreint du petit cul-de-sac où se voyaient deux espèces d'ulcérations presque contiguës; l'une ovale, dont la surface équivalait à celle d'une pièce de 1 fr., et l'autre ronde, ayant l'étendue d'une pièce de 25 cent.; du reste, toutes deux offraient la même apparence. Elles étaient rougeâtres, comme fongueuses; en les examinant à la loupe, on remarquait que la muqueuse y était en partie détruite; ce qui en restait était parsemé de parcelles flottantes qui adhéraient encore assez fortement au tissu sous-jacent; on les eût prises au premier abord pour des papilles muqueuses hypertrophiées.

La portion d'intestin grêle qui nous était adressée était longue d'environ six décimètres et paraissait appartenir au jéjunum. Après l'avoir ouverte dans toute son étendue, nous l'avons examinée avec soin, et elle nous a paru dans l'état sain. Il en a été de même du gros intestin qui renfermait encore une assez grande quantité d'excréments, de consistance molle.

Quant au cœur, aux poumons, au foie, etc., ils ne nous ont offert aucune trace de lésion appréciable dans l'état de putréfaction où ils se trouvaient déjà.

Examen chimique. Des papiers bleus de tournesol, d'une extrême sensibilité, ayant été mis en contact avec tous ces tissus, notamment avec la langue, l'œsophage et l'estomac, loin de rougir, tous ont au contraire acquis une teinte bleue plus intense.

Nous avons alors lavé chacun de ces tissus séparément et à plusieurs reprises avec de l'eau distillée tiède, dans laquelle nous avons fini par les laisser macérer à une douce température, pendant une demi-heure environ, après quoi, ayant réuni toutes les eaux de lavage, nous les avons concentrées par la chaleur, puis filtrées; or, le liquide ne rougissait pas sensiblement le papier de tournesol, et ne donnait, par le chlorure de baryum, qu'un précipité très-peu abondant et tel qu'il s'en produit dans toutes les liqueurs animales traitées de même.

Conclusions. Des faits qui précèdent, nous avons conclu : 1° qu'à l'exception des deux nouets, tous les linges désignés comme ayant servi à F.-H. Boulet, et renfermés séparément dans le même paquet, étaient fortement imprégnés d'acide sulfurique libre; 2° qu'aucune des parties du cadavre de ce même F.-H. Boulet, qui ont été soumises à notre examen, n'offrait de lésions suffisamment caractérisées pour faire présumer qu'elles avaient été en contact immédiat avec de l'acide sulfurique libre; 3° que les différents traitements auxquels nous les avons soumises n'y avaient en effet décelé ni acide sulfurique à l'état de liberté, ni sulfates en proportion plus considérable qu'on n'en rencontre en agissant sur des chairs à l'état normal.

Notre rapport ayant été transmis à M. le procureur du roi de Saint-Mihiel, et ce magistrat ne trouvant pas nos conclu-

sions satisfaisantes, provoqua une troisième expertise qui fut confiée à MM. A. Devergie, Barse et Lesueur, de Paris. A cet effet, il leur adressa le restant des pièces qui avaient servi à nos analyses, avec les procès-verbaux des deux premières expertises et le rapport des médecins appelés à donner leurs soins à l'enfant après l'ingestion du poison.

Ces nouveaux experts constatèrent, comme nous, la présence de l'acide sulfurique libre dans les linges, et son absence absolue dans les différentes parties du tube digestif, ce qui ne les empêcha pas de conclure que l'enfant avait succombé à un empoisonnement par cet acide; conclusions qu'ils basaient sur l'examen des pièces de la procédure.

En effet, il résultait du rapport dressé par les médecins qu'à leur arrivée près de l'enfant ils l'avaient trouvé à l'agonie, vomissant une liqueur acide, corrosive, qui avait produit au pourtour de la bouche, sur les joues, le cou, etc., des excoriations rougeâtres et profondes, et dont une partie, tombée sur les linges, y avait déterminé les taches reconnues par les diverses expertises comme provenant de l'acide sulfurique.

Appelé moi-même à l'audience, et après avoir pris connaissance de ces faits, je n'ai pas hésité à adopter en tout point les conclusions des experts de Paris, expliquant, du reste, la réserve que nous avions cru devoir mettre dans les conclusions de notre rapport par le manque absolu des documents propres à nous éclairer dans l'interprétation des faits que nous avions été à même de constater. L'accusé, qui était le père de la victime, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Cette observation chimico-légale m'a semblé intéressante sous plus d'un rapport. Elle démontre d'abord la nécessité qu'il y a de soumettre aux personnes chargées d'une contre-expertise, non-seulement le rapport des premiers experts, mais aussi toutes les pièces de la procédure propres à les éclairer.

Elle fait voir aussi combien il importe de ne soustraire, s'il est possible, à la contr'expertise aucune partie des organes à examiner ; car si, dans le cas dont il s'agit, nous avions eu sous les yeux la portion de l'estomac qui était le siège de la perforation, il est probable que nos conclusions eussent été telles, qu'il n'aurait pas été besoin de recourir à une seconde expertise. Enfin, et c'est ici le fait le plus remarquable, elle démontre qu'un individu peut périr empoisonné par l'acide sulfurique à l'état de concentration, sans que les réactifs puissent déceler la présence de ce caustique dans les tissus qui en ont subi l'action immédiate. En pareil cas, il est donc prudent d'être très-circonspect dans les conclusions, et l'on s'exposerait à de graves erreurs si l'on déclarait qu'il n'y a point eu empoisonnement par l'acide sulfurique, par cela seul qu'on n'en a point rencontré de traces après la mort. Au surplus, déjà la science a enregistré un fait du même genre, et l'on a pu lire dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* (janvier 1845), une observation semblable publiée par MM. Chevallier et Ollivier (d'Angers).

Quant à savoir comment il arrive qu'un agent aussi énergique, dont les moindres parcelles sont accusées si facilement par les réactifs, disparaisse ainsi complètement des organes avec lesquels il a été en contact, je ne pense pas qu'on puisse expliquer ce fait en admettant qu'il se combine chimiquement avec leur tissu, car cette combinaison n'a pas lieu après la mort, ainsi que l'ont démontré les expériences de M. Orfila. Ce qui est plus probable, c'est que le liquide toxique est enlevé par l'absorption urinale pendant la vie, et peut-être aussi dans les premiers moments qui ont suivi la mort. Quoi qu'il en soit, ce serait là un sujet intéressant de recherches, et je regrette que mes occupations ne me permettent pas, pour le moment, de l'entreprendre.

BLONDLOT.

EMPOISONNEMENT PAR L'ARSENIC.

Défaut de carbonisation ; non constatation de l'arsenic par l'appareil de Marsh ; nouvelle expertise, démonstration DU TOXIQUE à l'aide du même appareil.

Un fait curieux sous le rapport toxicologique s'est révélé dans une affaire d'empoisonnement qui a été appelée dans la séance du 11 novembre devant la cour d'assises du département d'Ille-et-Vilaine (Rennes), présidée par M. Tiengou de Preferiou.

Voici ce qui résulte des faits exposés à l'audience.

Une femme ayant été soupçonnée d'avoir empoisonné son mari, l'autopsie fut ordonnée, les liquides extraits de l'estomac furent examinés par deux hommes de l'art qui déclarèrent que ces liquides ne contenaient aucune substance toxique.

L'analyse ayant paru insuffisante aux magistrats instructeurs, une nouvelle analyse fut faite par MM. Malagutti et Sarzeau, l'un professeur, l'autre préparateur de chimie à la faculté de Rennes. Cette analyse donna des résultats tout à fait différents. MM. Malagutti et Sarzeau déclarèrent qu'il existait dans les liquides examinés une première, puis une deuxième fois de l'arsenic en quantité considérable.

A l'audience, M. Malagutti ayant été interrogé sur les causes qui avaient pu donner lieu à des conclusions aussi dissemblables, demanda avant tout à connaître le rapport des premiers experts.

M. Malagutti, après avoir entendu ce rapport, déclare que si les premiers experts n'ont pas reconnu la présence de l'arsenic, c'est qu'ils avaient négligé de se débarrasser des matières animales qui, lors de l'opération, masquèrent le toxique ; il explique aussi comment les experts auraient dû agir pour obtenir le résultat qu'ils cherchaient.

PHARMACIE.

A MONSIEUR LE PAIR DE FRANCE, PRÉFET DU DÉPARTEMENT
DE LA SEINE, COMTE DE RAMBUTEAU.

Monsieur le Préfet,

Les soussignés, pharmaciens de Paris, ont l'honneur de demander que la préparation et le débit des médicaments nécessaires aux indigents, inscrits aux bureaux de bienfaisance, soient confiés à des pharmaciens de la ville.

A l'organisation actuelle de ce service, dont l'illégalité flagrante est une atteinte à la dignité de leur profession, ils viennent opposer des considérations puisées dans les besoins du pauvre, dans les intérêts de son administration, et vous faire en même temps les offres d'un pur désintéressement.

Les signataires se fondent, en droit, sur la loi du 21 germinal an XI, suivant laquelle *nul ne peut exercer la profession de pharmacien, s'il n'est reçu suivant les formes prescrites.*

En présence d'une disposition législative si sage et si formelle, doit-on tolérer indéfiniment qu'une portion de la population parisienne, portion qu'on n'évalue pas à moins de cent mille individus, composant les familles inscrites aux bureaux de bienfaisance, soit généralement fournie de médicaments par l'office de personnes assurément ayant droit à tous les respects, mais ne remplissant (on est bien forcé de le reconnaître) aucune des conditions requises pour l'exercice de la pharmacie?

Le résultat immédiat de la réforme que nous réclamons, monsieur le Préfet, sera de supprimer de graves inconvénients inhérents au mode actuel du service pharmaceutique dans ces établissements secourables, et d'améliorer le sort des indigents malades à domicile; ils sortiront d'une position exceptionnelle

et moins favorable que n'est celle des malades admis dans les hôpitaux, où les médicaments leur sont livrés par les mains de pharmaciens instruits et habiles. Quand les malades à domicile auront aussi leurs pharmaciens et de bonnes préparations médicales, les médecins des bureaux n'en seront plus à regretter que les succès de leurs traitements soient compromis souvent par des médicaments détériorés, ou des manipulations défectueuses.

Quand, disons-nous, un certain nombre de pharmaciens, proportionné à l'importance de la population et à la circonscription territoriale de chacun des quartiers de la capitale, seront admis à fournir tous les médicaments aux indigents inscrits, ceux-ci commenceront à jouir de la faculté si désirable de se procurer, *à toute heure du jour et de la nuit*, ce qui leur sera prescrit, et ne seront plus assujettis à des déplacements plus ou moins considérables, toujours pénibles pour des personnes infirmes et souffrantes, et très à charge pour des ouvriers malheureux.

Cet inconvénient, extrêmement grave, surtout dans les grands arrondissements, engageait naguère des magistrats municipaux à demander la création onéreuse de nouvelles maisons de secours; c'était le seul recours palliatif, qui fût praticable peut-être; mais il eût doublé le développement d'un système non moins ruineux que vicieux... Nous l'avons, monsieur le Préfet, cette circonstance a été la cause déterminante de la réclamation décisive que nous vous adressons aujourd'hui.

A l'énumération des avantages d'un service organisé parmi les pharmaciens de la ville, ajoutons, monsieur le Préfet, que le pharmacien connaît la composition, la propriété, le dosage des médicaments; qu'il sait comment on doit user de telles ou telles substances, et les précautions que chacune d'elles exige

pour sa conservation ou son emploi; qu'il est à même de prévenir des erreurs et de communiquer cette foule de renseignements que le médecin n'a pas toujours le temps de donner lui-même, et qui ne sont jamais surabondamment expliqués : toutes conditions essentielles pour le malade, et auxquelles il est impossible de satisfaire, à défaut d'études particulières.

Nous ferons valoir, de plus, une considération qui n'est pas sans importance, encore bien qu'on la puisse envisager comme secondaire, lorsqu'il s'agit de la santé des malheureux, et du respect dû à la loi. Nous affirmons, sans crainte d'être contredits, monsieur le comte, que l'administration trouvera de notables avantages économiques dans l'abandon des locaux maintenant affectés à l'officine, au laboratoire, au magasin de drogueries des maisons de secours; dans une dispense totale et définitive des frais de premier établissement, d'entretien et de remplacement d'ustensiles, de combustibles, de blanchissage et de *traitement du personnel*; enfin dans la cessation de pertes, par suite de détérioration ou autres causes. Ces économies livreront nécessairement à l'administration de nouvelles ressources applicables au soulagement plus grand de la classe indigente.

L'administration, en un mot, n'aura plus d'autre dépense à supporter que celle des remèdes réellement fournis aux malades. Quant aux prix de ces fournitures, ils ne peuvent être un objet de difficulté : les pharmaciens soussignés, monsieur le Préfet, ont à cœur de revendiquer leur droit, mais d'une manière qui caractérise dignement la libéralité de leur profession. Ils ne prétendent pas à bénéficier sur le service du pauvre; il leur suffira d'être équitablement défrayés, et pour garantie complète à cet égard, ils ont l'honneur de vous déclarer qu'ils se soumettront à un tarif qui sera réglé par les soins d'une commission administrative, spéciale et compétente.

Agréé, etc.

(Suivent cent soixante signatures.)

VIN TONIQUE ET ANTIFIÉVREUX.

Brevet d'invention de dix ans, en date du 22 janvier 1835;

au sieur MAUGENEST (Augustin), à Paris.

Formule de ce vin.

Café non torréfié.	1000 parties.
Thé.	64
Semences d'angéliques.	64
Cachou.	32
Ecorces de cacao.	128
Cannelle.	31
Macis.	5
Sucre candi.	750
Ecorces d'oranges amères.	12
Eau-de-vie vieille de Cognac.	300
Vin blanc généreux.	7480

F. S. A.

FORMULES DES PILLULES DE TARTRATE ANTIMONIÉ DE POTASSE
(d'émétique) de M. E. BOUDET:

Ces pillules qui ne présentent pas les mêmes inconvénients que l'émétique en solution, se préparent avec les substances suivantes :

Tartrate antimonié de potasse (émétique)	1 gram. 60 centig.
Gomme adragante.....	1 60
Poudre de guimauve.....	1

Sirop, quantité suffisante, pour faire des pillules au nombre de 16, qui contiendront chacune 1 décigramme d'émétique.

CONGRÈS MÉDICAL.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, les rapports faits par les secrétaires des commissions dans les séances publiques

du Congrès; nous pensons les publier dans un seul numéro, afin que ces rapports puissent être lus, conservés et utilisés dans des circonstances convenables.

POUDRE DE SELTZ.

Vente de cette poudre par un pharmacien.

Nous avons fait connaître dans notre numéro de décembre 1844, l'issue d'un procès intenté devant le tribunal de commerce par M. Fèvre à M. Chagnét, pharmacien, rue Saint-Honoré, à Paris, procès dans lequel M. Fèvre succomba. M. Fèvre a cru devoir en appeler du tribunal de commerce à la Cour royale de Paris.

Cette affaire a été jugée le 17 novembre, la chambre étant présidée par le premier président, M. le baron Séguier.

Nous renverrons nos lecteurs au numéro du *Droit* des 17 et 18 novembre; ils verront qu'à propos de la vente de la poudre de bicarbonate de soude et d'acide tartrique, on a mis en jeu Voltaire, la tragédie, les annonces, les affiches représentant des bouteilles, les courbes ingénieuses représentées par le liquide s'échappant de ces vases, etc., etc.

La Cour royale, après avoir entendu tous les dires, a prononcé la confirmation pure et simple du jugement rendu par le tribunal de commerce, jugement ainsi conçu :

- « Attendu que Fèvre demande que Chagnét soit tenu de
- « supprimer de ses enseignes factures, prospectus et annonces
- « la dénomination de poudre de Seltz; qu'il soit également
- « tenu de rédiger lesdits prospectus et annonces de manière
- « à éviter toute confusion avec les siens;
- « Attendu qu'il résulte des explications fournies, que la dé-
- « nomination de poudre de Seltz est depuis longues années
- « dans le domaine public;

- Que c'est donc sans droit que Fèvre s'en prétend propriétaire;
- Attendu qu'il appert des pièces produites qu'il n'y a pas de similitude complète entre les prospectus du demandeur et ceux du défendeur, qu'il est évident que la confusion n'est pas possible;
- Attendu encore que Fèvre excipe d'un procès-verbal dressé par un huissier, lequel se serait présenté d'abord sans décliner sa qualité; qu'il est évident qu'un pareil procès-verbal est nul, puisque l'officier public dont il s'agit ne pouvait à la fois procéder comme témoin et instrumenter comme huissier;
- Qu'il a procédé par surprise et abus du caractère dont il est revêtu;
- Par ces motifs :
- Déclare Fèvre non recevable dans sa demande, et le condamne aux dépens.

NOUVEAU MODE D'ADMINISTRATION DE L'HUILE DE RICIN;

Par M. GIOVANNI RICHINI.

Les personnes habituées à se purger avec l'huile des semences de ricin, éprouvent toutes une difficulté plus ou moins grande à l'avaler avec les liquides auxquels on le mélange pour en faciliter l'ingestion. C'est pour ce motif que M. Richini s'est occupé de trouver un moyen de faire disparaître ce que l'administration de ce médicament a de désagréable, sans diminuer toutefois sa propriété purgative, et il croit avoir atteint le but qu'il s'est proposé au moyen de la formule suivante :

Pr. Poudre très-ténue de gomme arabique : 8 grammes.

Eau pure : id. 100 id.

Faire un mucilage avec une petite partie de l'eau, puis ajouter :

Huile de ricin bien pure..... 50 grammes.

Mélez exactement, et divisez ensuite le mélange avec le résidu de l'eau ; ajoutez enfin, en agitant toujours !

Suc filtré d'une orange.....

Sirop de sucre 50 grammes.

Monsieur Chevallier,

Les pharmaciens du département de la Drôme viennent de rédiger une adresse au congrès médical, qui sera incessamment expédiée à Paris. Les propositions qui y sont contenues, nous paraissent de la plus haute importance, pour la réhabilitation et l'avenir de la pharmacie. Nous désirerions pouvoir leur donner la plus grande publicité possible, afin d'éveiller l'attention d'un grand nombre de pharmaciens de province, qui, pour la plupart ignorent la réunion d'un congrès ou manquent d'initiative pour faire connaître leurs plus ardens désirs. Nous avons pensé, Monsieur, qu'avec votre bienveillant concours nous pourrions peut-être atteindre le but si désirable de la publicité. Ne voulant pas abuser de vos précieux moments, nous nous bornerons à vous exposer quelques-unes de nos propositions principales. Et d'abord, nous demandons, comme moyen unique et efficace de réhabiliter notre profession, que le *doctorat* soit admis en pharmacie, que le titre de pharmacien soit considéré comme l'équivalent de *licencié* en pharmacie, et qu'il suffise à tout pharmacien, pour obtenir le grade de docteur en pharmacie de présenter et soutenir une thèse devant une école spéciale. Pour ce qui concerne les pharmaciens reçus avant la nouvelle loi, nous demandons :

1° Que ceux qui ont terminé leurs examens par une thèse soient docteurs de droit ;

2° Que ceux qui n'en ont pas présentée soient admis, s'ils le désirent, à en soutenir une ;

3° Que ceux qui ont été reçus par des jurys médicaux, s'ils veulent devenir docteurs en pharmacie, devront préalablement subir un examen général devant une école.

4° Le titre de licencié sera seul obligatoire; celui de docteur demeurera facultatif et sans qu'aucun privilège s'y rattache.

5° Nous demandons une répression sévère relativement à l'exercice illégal et aux empiétements sur la pharmacie;

6° Nous réclamons surtout avec la plus vive instance la liberté dans l'exercice de la pharmacie.

Recevez, monsieur et honorable collègue, l'expression de la haute estime et de la profonde estime de l'un de vos anciens élèves à l'Ecole de Pharmacie de Paris.

SOUSCRIPTION.

SOUSCRIPTION POUR UN MONUMENT A ÉLEVER A OLLIVIER D'ANGERS.

Monsieur le président,

Il est des hommes qui, sans atteindre au premier rang de nos célébrités médicales, ne s'acquièrent pas moins, par leur mérite et la publication de travaux utiles, des droits incontestables à la reconnaissance publique.

De ce nombre, M. le président, se trouve le docteur Ollivier (d'Angers), enlevé trop tôt à la médecine, qui lui doit un ouvrage excellent sur les maladies de la moelle épinière, et, de plus, un grand nombre de mémoires remarquables sur la médecine légale et l'hygiène publique. Aussi, les professeurs de l'Ecole de médecine d'Angers, pleins d'estime pour le talent de leur compatriote, viennent-ils, unanimement, d'ouvrir une souscription à l'effet de lui élever un buste.

Ils s'estimeraient heureux, Monsieur, si la Société de chimie médicale, qui le comptait parmi ses membres, voulait bien se

joindre à eux pour l'accomplissement d'une œuvre destinée à rappeler le souvenir d'un médecin qui s'est placé si honorablement dans la science.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

*Les membres de la commission de l'Ecole
de médecine d'Angers (1).*

FR. GODFROI, GUÉPIN, D.-M.-P., G. MIRALT, D.-M.,
BIGOT, D.-M.-P. LAROCHE fils aîné, D.-M.

FALSIFICATIONS.

SUBSTITUTION DE D'EAU MINÉRALE D'ENGHIEN A D'AUTRES EAUX MINÉRALES HYDROSULFURÉES.

En réponse à une lettre qui nous avait été adressée par un de nos collègues de province, nous lui disions, dans notre numéro d'août dernier, qu'il pourrait adresser ses demandes d'eaux minérales naturelles à l'*Entrepôt des pharmaciens du département de la Seine*, fondé par trois pharmaciens de Paris, et établi rue des Billettes, n° 5. Nous disions à cette époque à nos confrères que la vente des Eaux naturelles qui ne devrait être confiée qu'à des pharmaciens, avait été l'occasion de coupables manœuvres. Nous venons leur faire connaître aujourd'hui une falsification des plus importantes, qui, constatée par les professeurs de l'Ecole, assistés d'un magistrat, vient d'être signalée aux tribunaux (1).

(1) Une souscription est ouverte au bureau du Journal. Les membres correspondants de la Société de chimie médicale qui voudraient souscrire peuvent adresser le montant de leur souscription à M. Chevallier quai Saint-Michel. 25.

(1) Le plus singulier de cette affaire, c'est que le dépositaire inculpé avait, par des écrits, fait porter, dit-on, une suspicion sur des dépôts qui jouissent de l'estime publique, et dont les eaux ont été reconnues d'origine naturelle.

Il aurait été vendu dans un dépôt de Paris pour Eaux de ~~Bonnes~~ et ~~Barèges~~ des eaux d'Enghien introduites dans des bouteilles, et revêtues des cachets des sources de Hautes et Basses-Pyrénées.

Nous insistons de nouveau pour démontrer combien il est important que la vente des Eaux minérales soit exclusivement réservée aux pharmaciens, et nous espérons que ce vœu qui a été formulé par le Congrès médical, sera un jour entendu par l'autorité.

MÉLANGE DES FARINES.

On lit dans divers journaux l'article suivant :

M. le procureur du roi de Rouen a fait une descente chez plusieurs fabricants de farines, soupçonnés de se livrer à une fraude qui cause un préjudice grave aux consommateurs les plus pauvres comme les plus riches, puisqu'elle a lieu sur la qualité du pain. Nous croyons utile de la signaler, car jusqu'à ce jour nous n'avons pas souvenir qu'elle ait été signalée, ou du moins poursuivie nulle part, même à l'époque où l'on s'est le plus inquiété des falsifications des substances alimentaires. et des mélanges opérés par les marchands qui pratiquent la fraude.

Voici de quoi il s'agit : la farine de féveroles, mêlée à la farine de froment, a la faculté de faire considérablement renfler le pain, et de permettre au boulanger qui manipule d'augmenter d'une manière notable le volume d'eau qui entre dans la fabrication du pain, sans que la pâte en paraisse plus légère.

En mêlant simplement deux kilogrammes de farine de féveroles à un sac de farine de froment, on peut réaliser, par le plus de poids qu'on donne à la pâte par l'addition de l'eau, un bénéfice de 10 francs au préjudice du consommateur. C'est, comme on voit, un chiffre assez joli, et qui, multiplié par un certain nombre de sacs, peut faire un revenu très-rond.

Tous les marchands de farine de Rouen ne se livrent pas à cette fraude coupable, qui profite, d'ailleurs, beaucoup plus aux boulangers de mauvaise foi qu'à eux-mêmes, mais il en est plusieurs qui paraissent convaincus de la faire depuis longtemps et journellement.

En poursuivant cette fraude, qu'il est d'ailleurs assez difficile de reconnaître, le parquet rendra à tout le monde un véritable et signalé service. Les recherches ont, à ce sujet, été dirigées avec beaucoup d'habileté, et nous ne doutons pas qu'elles n'aient obtenu un excellent résultat.

FALSIFICATION DE L'IODE, ET MOYENS DE LA RECONNAÎTRE.

Par M. GIOVANNI RIGHINI, d'Oleggio.

La rareté de l'iode depuis quelque temps, et, par suite, l'élévation du prix commercial de ce corps, a excité quelques fabricants adroits, mais peu délicats, à tenter sur cette substance un mode de sophistication qui n'a pas encore été signalé jusqu'ici.

La propriété de l'iode d'être soluble dans l'alcool, sa couleur, son odeur et sa texture, permettent bien de juger, au premier abord, de sa pureté; cependant, il faut reconnaître que ces caractères ne suffisent pas pour décider cette question d'une manière positive, et qu'il est indispensable de recourir à l'examen de ses propriétés chimiques, pour établir avec exactitude s'il est pur ou non.

M. Righini ayant eu besoin d'iode, en fit acheter dans l'une des maisons de droguerie les plus renommées de Milan. La substance qui lui fut expédiée sous ce nom était compacte, dure, et n'avait des caractères extérieurs de l'iode que la couleur et l'odeur, encore était-ce à un degré imparfait. Cette substance, frappée d'un coup sec au moyen d'un corps dur, se brisait en morceaux qui attiraient l'humidité de l'air; du reste,

ces fragments coloraient en jaune le papier blanc, et exhalaient l'odeur spécifique de l'iode.

M. Righini, tout à fait mécontent de la manière d'être de cette matière (que le droguiste milanais avait tirée de Stuttgart, mais qui était de provenance anglaise), la soumit aux essais suivants, pour s'assurer de sa pureté :

1° Une portion, traitée par l'alcool, se dissolvait dans ce menstrue ;

2° Une autre portion, triturée pendant longtemps avec de la limaille de fer, puis divisée dans l'eau bouillante, fut dissoute par ce liquide :

3° Enfin, une troisième portion, triturée avec de la potasse caustique (1 partie d'iode pour 3 parties d'hydrate de potasse), puis additionnée d'eau distillée, donna lieu à la formation d'un sel soluble, d'un hydriodate, d'un sel insoluble (iodate), et d'un corps insoluble de couleur de plombagine.

Cette manière de se comporter, jointe à la dureté de la substance et à son affinité pour l'humidité de l'air atmosphérique, permit facilement à M. Righini de prononcer sur l'existence d'un corps étranger dans l'iode examinée.

En conséquence, il en fit dissoudre une certaine quantité dans l'alcool aussi rectifié que possible, et, après avoir filtré le saturé, il le soumit à l'action des réactifs suivants :

1° Par l'azote d'argent, il se produisit un sédiment blanc qui, recueilli et fondu dans un creuset de porcelaine avec un peu d'hydrate de potasse, fournit un petit globule d'argent, et un sel facilement soluble dans l'eau ;

2° Une autre partie du soluté alcoolique, placée dans un verre à expérience, donna, par l'addition de l'oxalate d'ammoniaque liquide, un précipité blanc ;

3° Une troisième portion du même soluté fut mise dans une cornue, et donna de l'iode, qui fut reçue dans un récipient adapté

au col de la cornue pour recevoir les produits de la distillation. Il resta dans l'appareil distillatoire un liquide alcoolique tenant en solution une substance qui cristallisa en prismes, et ces derniers, dissous dans l'eau distillée, furent traités par l'acide oxalique liquide, qui les décomposa.

Des divers résultats mentionnés ci-dessus, M. Righini conclut que l'iode en question était sophistiquée avec le chlorure de calcium; et de nouvelles recherches sur cet objet lui ont démontré que ce sel se trouvait mélangé dans l'iode dans la proportion de 25 pour 100.

EAUX DE FLEURS D'ORANGER SALÉES PAR DES SELS DE PLOMB ET DE CUIVRE (1).

Nous avons, dans le *Journal de chimie médicale*, signalé les dangers qui résultent pour l'hygiène publique, de l'emploi pour la conservation des eaux distillées de fleur d'oranger. 1° Des estagnons en cuivre non étamé; 2° des estagnons étamés avec de l'étain mêlé de plomb; 3° des estagnons en zinc. Voici ce que nous écrit l'un de nos correspondants du midi de la France.

M. le Rédacteur,

M. le ministre du commerce a écrit à la date du 20 juin dernier, à la commission des distillateurs de Grasse, que d'après tout ce qui se passe depuis assez longtemps, au sujet des estagnons en cuivre, à cause de leur mauvais étamage, etc., il a pris l'avis de son comité consultatif des arts et manufactures, pour connaître le parti le plus sage pour obvier aux accidents journellement signalés.

(1) M. Octave Briffault a adressé à l'Académie royale de médecine un mémoire du plus haut intérêt sur les eaux de fleurs d'oranger salées par les sels de plomb et de cuivre; mais le rapport sur ce mémoire n'a pas encore été fait.

Voici la copie de l'avis du comité :

« Le comité des arts et manufactures, invité à donner son avis au sujet de la demande adressée à M. le ministre, pour tâcher de conserver l'ancien estagnon en cuivre, a exprimé l'opinion que la proposition de faire analyser tous les étains qui arriveraient à Grasse, serait, non-seulement inexécutable en fait et en droit, mais qu'elle serait complètement inefficace, puisque rien ne constaterait l'emploi fait à l'étamage de ce même étain; messieurs les distillateurs disent, il est vrai, que les estagnons seraient vérifiés après l'étamage. Mais comment exécuter cette mesure, les estagnons se composant de deux et même de trois pièces de cuivre soudées ensemble, au milieu et aux deux bouts? Il faudrait donc gratter à chacune de ces pièces avant de les souder, et apposer sur toutes les pièces une estampille pour les reconnaître. On voit à quelle dépense, à quelle perte de temps, à quelles difficultés on s'engagerait en adoptant ce mode de vérification. Le comité pense qu'on éviterait les inconvénients du cuivre non étamé, mal étamé, à celui d'un mauvais alliage, en se servant d'estagnons en fer battu étamés au bain.

« Ces estagnons, dont un modèle a été soumis au comité, se fabriquent dans de grands établissements, où pour donner au produit de la beauté et de la bonté, l'on n'étame qu'au bain et à l'étain pur et fin; ils seraient plus solides et après quelques essais, ils seront probablement adoptés par tout le commerce, puisqu'en définitive, ils ne coûteront pas plus cher que les estagnons en cuivre, et ne présenteront aucun de ses inconvénients.

« Le ministre, d'après cet avis, a demandé aux distillateurs de Grasse, quels inconvénients et quelles difficultés on pourrait trouver à substituer les estagnons en fer battus étamés, aux estagnons en cuivre; combien de temps approximative-

« ment il faudrait pour effectuer cette substitution, sans porter
 « un trop grand préjudice aux intérêts du commerce, et il
 « recommande de hâter, autant qu'il sera possible, l'envoi des
 « réponses. »

Le commerce vient, dit-on, de répondre. Il demande que l'on conserve les cuivres, en faisant valoir que trente ouvriers n'auraient plus de travail, on se demande si ceux qui ont répondu, aiment mieux nuire au public et au commerce de Grasse, qui se fait avec toute l'Europe, que d'obliger quelques ouvriers dans une seule localité à faire d'autres chaudronneries que des estagnons ?

Je suis, etc.

FALSIFICATION DE L'EAU DE FLEURS D'ORANGER ET DE L'EAU DE COLOGNE.

Le sieur Charron, épicier à Montrouge, rue neuve d'Orléans, 68, fut traduit devant le tribunal de police correctionnelle sous la prévention du délit de tromperie sur la nature des marchandises vendues. On lui imputait, en effet, d'avoir vendu, sous le nom d'eau de fleurs d'oranger, d'eau de Cologne et d'eau-de-vie camphrée, des liquides aromatisés n'ayant aucune analogie avec les liquides connus sous ces noms dans le commerce.

Conformément aux conclusions de M. l'avocat du roi de Gaudjal, le tribunal l'a condamné à un mois de prison.

IMITATION DU POIVRE BLANC.

Un de nos correspondants nous fait connaître que dans une des communes du département de la Seine, à Gr. St., près Paris, le nommé J..., rue de J..., a établi une fabrique où l'on prépare avec le gluten altéré et l'amidon coloré, une imitation du poivre blanc.

Ce mélange est mouillé et séché, puis livré au commerce au prix de 30 francs les 100 kilogrammes.

EAUX MINÉRALES.

SUR LES EAUX MINÉRALES DE VERNET-LES-BAINS, SUR LA POSSIBILITÉ QU'IL Y A DE LES PRENDRE EN TOUTES SAISONS.

Nous avons, à plusieurs reprises, signalé la nécessité qu'il y aurait d'étudier l'action des eaux minérales dans les saisons dans lesquelles *on n'a pas l'habitude de les prendre*, nous avons dit qu'il était probable que les malades s'en trouveraient bien et qu'on ne serait pas forcé de les laisser souffrir pendant sept ou huit mois, parce que la saison empêchait d'avoir recours au moyen héroïque, à l'aide duquel ces malades pouvaient obtenir guérison.

Dans une seule localité, dans l'établissement de VERNET-LES-BAINS, près Prades, département des Pyrénées orientales, MM. les commandants Lacvivier et Coudere, co-propriétaires et directeurs, conseillés par notre collègue le docteur Lallemand, ont eu le bon esprit de s'affranchir de la routine et d'approprier leur grand établissement thermal, de manière à ce que les bains thermaux pussent être pris en toute saison.

Déjà, grâce à cet heureux changement, des malades qui eussent été forcées d'attendre pour obtenir un soulagement, *que la saison des eaux fût ouverte*, ont eu le bonheur de voir leurs souffrances abrégées et de retrouver la santé, avant l'époque officielle fixée pour aller chercher la guérison, c'est-à-dire avant le temps où, *médicalement parlant*, le malade devait se mettre en mesure d'aller chercher le remède salutaire.

L'exemple donné par quelques novateurs, vient d'être suivi par un étranger d'une haute distinction. IBRAHIM PACHA, d'après les conseils de M. Lallemand, doit passer deux mois et demi

à Vernet-les-bains et prendre là les eaux hydrosulfurées chaudes que son savant médecin lui a ordonnées, eaux qu'il ne pourrait prendre dans la saison actuelle, si l'établissement du Vernet ne s'était affranchi de cette opinion rétrograde, *que les eaux minérales ne sont propres à guérir les malades, que du 15 mai au 15 septembre.*

M. le docteur Lallemand a fort bien compris que les eaux minérales sont bonnes en toute saison, mais qu'il faut, pour en faire usage, se mettre dans des conditions convenables ; ce sont ces conditions que MM. Lacvivier et Coudere ont réalisées au Vernet, et c'est, grâce à cette réalisation, qu'Ibrahim Pacha pourra, malgré les rigueurs de l'hiver, prendre les eaux avec autant d'avantage que dans la belle saison, se guérir d'une bronchite chronique dont il est affecté, et se préparer à subir les variations de notre climat.

Nous espérons que la guérison d'Ibrahim Pacha justifiera les prévisions du docteur Lallemand, nous le souhaitons d'abord dans l'intérêt du malade, puis dans celui de l'établissement thermal. En effet, les guérisons obtenues jusqu'à présent à Vernet-les-bains, pendant la saison d'hiver, n'ont pas été assez publiées, elles ne sont pas connues et il était nécessaire qu'un noble étranger vint se soumettre à nos thermes des Pyrénées, pour donner l'exemple, exemple qui, nous le pensons, sera suivi.

Quelques détails que nous tenons d'une personne qui arrive de Vernet, nous font connaître que la suite d'Ibrahim Pacha se compose de 35 à 40 personnes ; des ouvriers sont occupés au Vernet à préparer tout ce qui sera nécessaire pour loger convenablement ce malade et les personnes qui l'accompagnent, et qui sont son major général, son intendant, son secrétaire traducteur, son médecin particulier, un jeune prêtre turc et 5 à 6 officiers de tous grades.

Les travaux faits au Vernet pour recevoir Ibrahim Pacha, contribueront encore à rendre plus confortable ce bel établissement.

A. CHEVALLIER.

HYGIÈNE PUBLIQUE.

VASES DE ZINC DESTINÉS A CONSERVER L'HUILE.

Nous apprenons aujourd'hui qu'un ZINGEUR de Paris (fer-blantier travaillant le zinc), a confectionné, pour des villes du Midi de la France, un grand nombre de vases en zinc destinés à recevoir de l'huile et à la conserver.

Nous faisons connaître à nos collègues des départements du Midi, qu'ils doivent user de leur influence scientifique pour faire proscrire l'usage de ces vases, par la raison que l'huile attaque le zinc, et que l'huile *zinée* qui en résulte peut donner lieu à des accidents et même à des empoisonnements.

Nous renverrons nos lecteurs au travail de M. Audouard fils aîné, de Béziers, ayant pour titre *De l'action que l'huile d'olives exerce à froid sur le zinc*, t. 10, 2^e série. Dans ce travail M. Audouard a fait connaître que quelques personnes de Béziers (Hérault), furent en proie à des symptômes d'empoisonnement pour avoir fait usage d'huile d'olives conservée dans des vases de zinc.

A. C.

COLIQUE SATURNINE. TRAITEMENT DE CETTE MALADIE;

Par M. J. WILSON, médecin de l'hôpital de Middlessex.

On sait que divers auteurs ont indiqué des moyens divers pour le traitement de la colique de plomb : l'acide sulfurique, le soufre, le sulfure de potassium à l'intérieur, les bains hydrosulfurés, les purgatifs, etc., etc. Mais, comme tous les praticiens le savent, la constipation est, dans la colique de plomb, le symptôme le plus constant et en même temps le plus tenace,

et qu'il faut presque toujours recourir aux purgatifs les plus actifs pour s'en rendre maître.

M. Wilson a constaté, dans cette affection, l'efficacité des lavements d'eau chaude pendant que le malade est plongé dans un bain chaud. Ce médecin rapporte plusieurs observations dans lesquelles cette médication a réussi à calmer les douleurs et à vaincre la constipation. Il cite en outre un cas de constipation non saturnine dans lequel le même moyen ne s'est pas montré moins efficace.

Les résultats avantageux qu'il a retirés de ce mode de traitement l'engagent à en recommander l'emploi aux praticiens toutes les fois que l'occasion se présentera à eux de le mettre en usage.

(Médico-chirurg. Transac.)

ÉTAT DE L'INDUSTRIE MINÉRALOGIQUE.

Des recherches faites en France ont démontré qu'il existe aujourd'hui en France, y compris les ateliers de préparation de minerais, seize cent quatre-vingt-sept usines dans lesquelles on rend les minerais bruts susceptibles d'être traités en grand, et dans lesquelles on produit ou l'on élabore la fonte, le fer, l'acier, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le manganèse, le zinc, l'alun, le sulfate de fer, les eaux provenant des sources salées, les bitumes minéraux; et le nombre des ouvriers employés dans ces différentes usines s'élève à 39,300.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET EXTRAITS DES JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

APPLICATIONS DES SCIENCES A L'INDUSTRIE.

Nos abonnés et plus particulièrement les pharmaciens sont, dans les départements, les interprètes naturels de la science et de ses applications. Le mouvement général, qui porte l'industrie en avant, est si rapide, que, de temps à autre, il est utile de passer en revue les progrès acquis.

Nous avons trouvé une occasion favorable pour mettre sous les yeux de nos lecteurs une semblable revue, en reproduisant ici le discours prononcé par l'un de nos collègues, dans une séance générale de la Société philotechnique.

CONQUÊTES INDUSTRIELLES.

Les éclatants succès de nos armes, durant les grandes guerres, ont porté si haut la gloire militaire de la France, que toute autre renommée nationale en devait être éclipsée.

Cette activité prodigieuse ne s'éteignit pas; elle changea, seulement, de direction, au moment où les combats cessèrent; on peut aujourd'hui mesurer ses immenses travaux aux résultats accomplis dans cette voie nouvelle.

C'est que, dans le silence du laboratoire, des découvertes s'étaient préparées et se réalisaient encore, attendant que le génie des arts les traduisit en applications importantes et assurât ces conquêtes pacifiques qui profitent à tous les peuples.

C'est que l'intelligence humaine peut manifester son pouvoir, surtout alors que, réunissant les efforts d'un grand nombre, elle dirige les facultés individuelles vers un but commun : on va voir que dans chaque application, en effet, elle a dépassé les limites qu'il semblait possible d'atteindre.

Une nouvelle industrie continentale nous fut léguée par l'empire : souffrante alors, rivale méprisée de la production du sucre aux deux Indes, trop faible pour vivre du prix de son travail, elle ne pouvait, disait-on, résister à la concurrence des Antilles; car à poids égal, sa matière première renferme moitié moins de sucre que la canne; et celle-ci porte son combustible, que la première achète à grands frais.

Malgré ces sinistres augures, les agriculteurs, les mécaniciens et les chimistes en France unirent leurs efforts : les essais et les méthodes se succédèrent bientôt avec une rapidité effrayante; chaque année, une amélioration nouvelle renversait les inventions précédentes, entraînant parfois, dans leur chute, la fortune des manufacturiers.

Le jour est arrivé cependant, où, surmontant tous les obstacles, la sucrerie indigène put marcher de pair avec sa rivale puissante : sa production annuelle, dans cent quatre-vingt-douze fabriques, dépasse trente-quatre millions de kilogrammes, et sous son influence la consommation de la France s'est élevée à cent vingt millions. Un avenir plus grand encore est réservé aux deux industries; car la production du sucre

devrait être triplée, dans l'intérêt d'une alimentation meilleure et plus agréable qui contribuerait à développer les forces de la nation.

La sucrerie continentale prendra une double part à ces progrès heureux que le temps amène : elle offre, dès aujourd'hui, les modèles de ses appareils, indispensables à l'extraction économique du sucre, dans les colonies elles-mêmes.

Jetons les yeux dans une autre direction, et nous pourrions voir l'art des constructions trouvant, partout, à sa portée, de puissants auxiliaires : les pozzolanes, les chaux hydrauliques, naturelles et artificielles, reliaient et constituaient, sous l'eau, d'énormes monolithes, aussi durs, en quelques jours, que le ciment des Romains après des siècles.

Les matériaux dont la science définit la composition et les propriétés, permettent d'achever rapidement des canaux, des aqueducs, des ponts en partie submergés et jusqu'aux fondations massives, lancées au sein des mers; travaux immenses, qu'aucun peuple de l'antiquité n'eût osé entreprendre.

Une vive sympathie, on le comprend bien, accueille, en ce moment même, la généreuse pensée de décerner une récompense nationale à M. Vicat, auteur de ces grandes applications qui se propagent dans le monde entier.

On se rappelle les obstacles graves qui avaient arrêté l'essor de la production du fer dans nos usines, là surtout où le charbon était trop dispendieux, la force des cours d'eau irrégulière, insuffisante; l'un de nos habiles maîtres de forges, M. Aubertot, prouva que l'on peut reprendre à la fumée des hauts fourneaux les gaz combustibles qu'elle emporte; seul, il n'y put complètement réussir; mais les efforts combinés des manufacturiers et des ingénieurs ont résolu le problème. Ces gaz, naguère perdus, sont maintenant utilisés à ce point, qu'enflammés de nouveau, ils doublent la quantité de chaleur autrefois disponible; fournissant toute la puissance applicable aux souffleries, ils rendent les forges indépendantes des cours d'eau.

C'est par de tels perfectionnements que les prix de la fonte, abaissés de moitié, ont rendu accessibles à tous : les appuis, les balcons, les grilles, les vases et tant d'autres objets aux formes élégantes, devenus usuels, attachant partout la décoration à l'utilité.

Dans l'intérêt encore des populations, mettant à profit le principe fécond de la circulation de l'eau, on parvient, à l'aide de calorifères spéciaux, à régler la température, avec une précision telle, qu'elle surpasse

l'égalité de la chaleur communiquée aux œufs par les femelles couveuses chez les oiseaux.

L'homme peut ainsi, dans ses habitations, comme pour les palais, les grandes salles d'assemblée, les établissements publics, choisir entre les climats les plus doux, et réunissant pour des végétaux exotiques plusieurs des conditions que leur offrent les contrées où ils se développent spontanément, obtenir leurs fruits savoureux. Cet ingénieux système de chauffage, imaginé par Bonnemain, s'est introduit en Angleterre où il remplace les appareils à vapeur, réputés jusqu'alors les plus parfaits.

Le gaz-light et les nouveaux procédés d'éclairage, inventés en France, propagent graduellement une plus abondante et plus économique lumière, concourent à la sécurité des villes et répandent un éclat inaccoutumé sur les réunions du soir; ils ont pu donner un nouveau prestige aux brillants reflets des dorures, aux magiques oppositions des vives couleurs que réfléchissent nos tentures et nos cristaux perfectionnés; ils font jaillir les feux étincelants de toutes les nuances du prisme, des facettes de nos pierreries artificielles.

Tant d'applications contemporaines se succèdent que bientôt elles s'effacent entre elles; à peine se souvient-on encore du mouvement d'admiration ou d'incrédulité qui accueillit l'annonce d'une découverte vraiment surnaturelle.

Il s'agissait d'un procédé pour fixer jusque dans leurs moindres détails les images fugitives que la lumière fait paraître un instant à nos yeux.

La France vit naître et récompensa cette grande invention de Niepce et de Daguerre, voulant en doter les nations; nos savants embellirent encore ce présent magnifique; ils perfectionnèrent, à l'envi, l'œuvre première exploitée maintenant dans toutes les parties du monde.

Je voudrais pouvoir, Messieurs, vous dire tous les progrès importants que la dernière exposition a révélés.

Je montrerais l'outremer, cette couleur précieuse, tirée autrefois du lapis-lazzuli et réservée alors pour les tableaux des grands peintres, fabriquée de toutes pièces, depuis la découverte de Guinet, offrant des tons plus riches et livrée à si bas prix, déjà, qu'elle rehausse les nuances des peintures communes et s'applique à décorer des étoffes légères.

Vous verriez l'antique réputation des verreries colorées de la Bohême égalée en quatre ans, par la fondation d'une industrie semblable chez nous, industrie qui surmontera bientôt toute concurrence, grâce à l'épuration des formes, à l'alliance des bronzes dorés, aux combinaisons

variées, fournies par nos artistes, à ce bon goût, enfin, qui semble croître naturellement en France, pour imposer aux nations étrangères un tribut non disputé.

Vous sauriez quelles recherches approfondies ont guidé nos fabricants vers les moyens d'utiliser tous les produits gazeux de la carbonisation du bois.

Ces produits, si incommodes, lorsqu'ils sont répandus dans l'air que nous respirons, recueillis, au contraire, fournissent des gaz inflammables, un principe de la conservation des viandes, un acide semblable au vinaigre pur, un liquide spiritueux, analogue à l'esprit-de-vin, et des huiles essentielles, qui maintenant développent une vive lumière en brûlant dans de nouveaux et très-élégants appareils d'éclairage.

J'essaierais de décrire les principales inventions qui améliorent nos aliments : cet ingénieux appareil qui préserve les blés des altérations dangereuses pour la santé des hommes, l'ancien et insalubre métier de la boulangerie élevé au rang des grandes industries, et recevant la médaille d'or dans le palais des rois ; l'extraction économique d'une substance nutritive du froment introduisant dans nos ménages, dans les grands établissements publics, sous le nom de *gluten granulé*, un aliment nouveau, plus nourrissant et plus agréable que les meilleures pâtes d'Italie ; un nouveau principe passagèrement développé au moment de la germination des céréales, d'abord extrait dans nos laboratoires, puis appliqué pour préparer, en grand, des gommes sirupeuses, utiles à d'importants usages économiques comme aux industries manufacturières.

Je vous dirais aussi comment les industries agricoles trouvent, à leur tour, de laborieux et savants interprètes ; accroissent la production territoriale par les applications de divers engrais commerciaux, l'introduction des prairies artificielles, la multiplication et l'amélioration de nos races d'animaux.

Vous verriez les découvertes modernes suivre la transformation des substances organiques, éclairer quelques phénomènes de la vie intime des plantes, indiquer les conditions économiques de leur nutrition. Surpris d'abord d'observer à leur aide, parmi les organismes des végétaux où la vie est active, des substances dont la composition ressemble à celle des animaux, vous croiriez trouver la base réelle des fantastiques conceptions d'Ovide.

Je n'aurais garde de passer sous silence les progrès de la belle industrie séricicole ; vous vous assureriez que nos cultures de mûriers en France et

dans l'Algérie seront prochainement en mesure de suivre les développements de la fabrication des tissus de soie ; fabrication qui exporte par millions ses magnifiques produits, et maintient l'incontestable supériorité des manufactures françaises.

Les résultats d'un concours que les sciences ont dirigé vous intéresseraient ; car vous reconnaitriez que les efforts combinés de la mécanique et de la chimie pourront résoudre un problème grave, en déposant dans le papier des garanties contre les entreprises des faussaires.

J'expliquerais comment les voies de fer deviendront plus rapides et plus sûres ; comment enfin mieux dirigée, développée davantage, l'énorme impulsion que la vapeur donne à nos vaisseaux s'augmente encore. C'est ainsi qu'aux ingénieux procédés de conservation, on ajoute le concours d'une rapidité si grande, que déjà la navigation peut fournir de l'eau congelée, pure, exploitée en blocs, pour rafraîchir les produits destinés aux habitants des cités populeuses ; tandis que les productions variées des contrées chaudes nous arrivent avec les formes, l'arome et la saveur agréables, que la végétation a développés sous l'influence énergique du soleil dans ces climats.

Mais le temps me presse, et je puis à peine exposer les principes et les résultats des applications industrielles les plus récentes, les plus singulières, les plus importantes.

Chacun a été témoin de ces phénomènes météorologiques dont l'éclair et le bruit illuminent tout à coup et font retentir l'atmosphère, frappant d'une mort instantanée les êtres qu'ils ont atteints, bouleversant parfois les édifices qu'ils sillonnent de leur feu : accidents rares, il est vrai, depuis que la découverte de Franklin préserve nos monuments et une partie de nos habitations.

Un effet utile, moins connu sans doute, mais plus constant, découle de ces grands chocs électriques.

Cet effet réside dans les combinaisons qui s'effectuent entre certains éléments gazeux, contenus dans l'air atmosphérique : des vapeurs s'engendrent alors, se condensent et sont précipitées avec les eaux pluviales ; bientôt celles-ci pénètrent dans le sol, entraînant l'engrais formé par la détonation. Les plantes assimilent et solidifient ces liquides azotés, produisant avec eux de nouvelles substances nutritives dont les animaux, à leur tour, pourront disposer.

Ainsi donc les catastrophes que le tonnerre occasionne sont des exceptions, tandis que ses bienfaits entrent régulièrement dans les lois

divines qui régissent et maintiennent les magnifiques harmonies de la nature.

Nous pouvons reproduire dans nos laboratoires les principaux effets du tonnerre, mais seulement en miniature; et cela est peu regrettable, car jusqu'ici ces expériences curieuses n'ont réalisé aucune application économique.

Mais sous une forme bien différente, étudiée plus récemment, l'électricité commence à rendre d'immenses services aux hommes.

C'est qu'elle peut agir tout autrement par un courant continu, dans un silence profond, invisible, plus vite que l'éclair dont la lueur parcourt près de quatre-vingt-mille lieues par seconde, l'électricité manifeste alors son passage en donnant à une foule d'objets, inertes jusqu'à là, le pouvoir d'attirer et de fixer d'autres objets, comme s'ils les eussent, par une volonté forte, choisis d'avance.

Déjà les courants électriques, dirigés tantôt au sein de liquides froids, tantôt au travers de masses en fusion ignée, peuvent séparer économiquement les métaux purs et ductiles, des minerais bruts.

Par d'autres procédés encore, le métal pur que le galvanisme dépose se moule sur les plus minimes insectes; en reproduisant leurs formes et sans altérer leurs délicats organismes; ce moulage à froid reproduit maintenant de jolies figurines et des statues; mais je ferais mieux comprendre la puissance du nouvel agent impondérable, en citant ici l'opinion de l'un des praticiens les plus compétents.

M. Soyex, fondeur habile, qui d'un seul jet fit sortir de ses fourneaux tout le bronze du chapiteau de la colonne de Juillet, non moins expert aujourd'hui dans l'art galvanoplastique, se chargerait volontiers, au moyen de solutions aqueuses, de mouler en airain l'éléphant gigantesque de la Bastille.

Depuis l'application de ces propriétés remarquables, on peut apercevoir, dans des ateliers vastes et paisibles, quelques ouvriers livrant à ces courants inaperçus, au milieu de bains immobiles, des pièces de métal ou d'alliages économiques. Celles-ci attirent aussitôt d'innombrables particules d'or ou d'argent, dont la couche augmente au gré de l'opérateur, et précisément dans les points où il veut épaisir le métal précieux.

Quand on voit sortir de ces bains magiques tant d'objets brillants, destinés à répandre l'usage d'ustensiles salubres, des bijoux, des ornements aux formes attrayantes, qui élèvent et épurent le goût, des bronzes dorés, des services de table, qui embellissent nos modestes demeures et

les châteaux des princes, on se sent heureux d'appartenir au siècle qui enfante de telles merveilles.

Plus heureux encore si l'on songe qu'une des conséquences de ces innovations est de restreindre chaque jour l'emploi des anciens procédés de dorure, de ces procédés qui, exhalant des vapeurs délétères, détruisent peu à peu la santé des hommes chargés de ces pénibles travaux.

Ces applications nombreuses, émanées de Genève, de Londres et de Paris, composent une brillante auréole autour du grand nom de Volta.

Une application bien plus étonnante encore des courants électriques se réalise en ce moment même.

Donnant l'impulsion première, à l'aide de quelques petits vases où s'opère une dissolution chimique, on dirige l'électricité vers un fil de métal, et, quelle que soit sa longueur, un courant aussitôt le parcourt avec une vitesse telle, qu'entre le départ et l'arrivée jusques à trente lieues et le retour au travers du sol, il ne s'écoule pas un instant d'une durée déterminable pour nous ; aussi l'effet cesse-t-il presque subitement, dès qu'on supprime, à l'extrémité de cette ligne, la communication avec le petit appareil, producteur du courant.

On peut donc à volonté arrêter et reproduire ces courants électriques.

En circulant à l'extrémité de la ligne autour d'une barre, ils en font un aimant qui attire aussitôt et soulève un levier, puis le laisse retomber dès que le courant cesse de l'animer. On voit combien il est facile, à toutes les distances, de transmettre des nombres, des lettres, placés à des intervalles fixes, des lignes de longueurs inégales, des chocs sonores, et par conséquent tous les signaux, tous les mots obtenus des lettres de l'alphabet, et de plus, en frappant sur un timbre, un bruit qui appelle l'attention.

Dès lors de nombreuses combinaisons se sont offertes aux méditations des hommes spéciaux, et déjà ils ont établi, sur différents systèmes, des correspondances instantanées ; on peut, au moyen de lettres, de mots et de phrases successives, envoyer les nouvelles libres ; tandis qu'à l'aide d'une reproduction facile de signaux par de petites figures, on transmet les documents mystérieux ; ces derniers seront traduits exclusivement par les personnes initiées au système, encore inimitable, de la télégraphie française.

Sous la forme de courants muets, l'électricité opère, comme on le voit, des prodiges appliqués aux besoins et aux plaisirs des hommes, à la sûreté publique et aux travaux des administrations centrales. Parmi

les occasions si fréquentes, et que chacun devine, d'expédier des avis rapides sur les lignes des chemins de fer, nous citerons un seul exemple remarquable : dernièrement, une terrible catastrophe fut annoncée sans détails, en Angleterre ; au bureau du départ correspondant avec le lieu où se trouvait un pensionnat, on vit accourir des mères éplorées : elles lurent aussitôt cette réponse providentielle, revenue à l'instant même de plusieurs lieues, par le télégraphe électrique : *Tous les enfants sont sauvés !*

Ainsi, de nos jours, l'homme peut transmettre à toutes les distances, sur les continents qu'il habite, malgré les intempéries des saisons et l'obscurité des nuits, ses avis, ses ordres et son action, plus rapides que l'oiseau voyageur, que le vent des orages, que la lumière des cieux.

Me permettez-vous, Messieurs, une dernière réflexion ?

Parmi tant d'étonnantes découvertes, rencontrera-t-on jamais le moyen de prolonger la vie ?

Ce problème me semble déjà résolu dans certaines limites ; et d'abord, je pourrais vous le demander : doit-on compter, dans la durée de la vie qu'on désirerait accroître, ces jours d'anxiété où l'attente de nouvelles importantes, la crainte d'événements graves, suspendent l'existence, ou la rendent tellement pénible, qu'au prix de véritables sacrifices on voudrait hâter la marche du temps ?

Comptera-t-on encore ces heures d'ennui durant les longues routes, sorte d'existence négative qu'on eût voulu abréger, afin d'atteindre plus tôt le terme de ces fatigants voyages ?

Et pour ceux qui, comptant leurs jours par leurs privations, eussent donné la moitié d'une vie pénible, en échange de jours confortables, pour ceux-ci les années ne se réduiraient-elles pas de beaucoup, si l'on en retranchait les moments difficiles à supporter ? Qu'est-ce que la misère, a dit Montesquieu, si ce n'est une maladie continue ?

Rendre à la vie effective ce temps qui nous pèse, ne serait-ce pas, en effet, augmenter nos jours ? Mais un autre résultat incontestable accompagne nos progrès industriels : le but est atteint, directement aussi ; car des institutions plus libérales, la cessation des disettes, le développement des consommations et des meilleures conditions hygiéniques, ont fait croître en France la durée moyenne de la vie : limitée à vingt-neuf ans autrefois, elle dépasse trente-deux années maintenant.

De cent individus nés au milieu du siècle dernier, vingt-deux à peine vivaient jusqu'à cinquante ans ; nos contemporains atteignent cet âge

au nombre de trente-trois, et les onze qui parmi eux excèdent la première moyenne ont encore douze années de plus à vivre.

Cependant, Messieurs, n'en doutez pas, sur beaucoup de points nous n'en sommes qu'au début; de toutes parts on ambitionne l'honneur, la gloire de développer les applications utiles. Que la sympathie d'un public éclairé soutienne ces généreux efforts, et le cœur ne manquera pas aux travailleurs de notre époque.

L'industrie étendra ses conquêtes, augmentera la somme de nos jouissances intellectuelles et matérielles, ajoutant ainsi des années encore aux années conquises par une aisance plus générale; multipliant les jours où la vie s'écoule doucement, les seuls jours qui semblent compter, à bon droit, dans la durée de notre existence.

PAYEN, de l'Académie des sciences.

PHARMACIE.

LETTRE ADRESSÉE PAR LA COMMISSION DU CONGRÈS MÉDICAL DE FRANCE A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

M. le Ministre,

Le Congrès médical de France a émis le vœu : « Que les hôpitaux, « maisons de santé et autres établissements, ne puissent avoir de pharmacie intérieure pour leur besoin, qu'à la condition de confier la préparation des médicaments à un pharmacien, et sans pouvoir jamais « vendre, débiter ou distribuer au dehors, même gratuitement, aucun « médicament. »

En manifestant ce vœu par un vote unanime, le Congrès ne s'attendait pas qu'un événement de la plus haute gravité viendrait immédiatement justifier l'impérieuse nécessité d'y faire droit.

En présence de cet événement, qui est arrivé le 9 décembre à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et qui a causé la mort d'une religieuse et du frère Drevet, attachés l'un et l'autre au service de la pharmacie, dans cet hôpital, la commission permanente du congrès médical de France a pensé qu'elle ne pouvait pas garder le silence, et que c'était un devoir pour elle de vous signaler les faits et d'appeler toute votre sollicitude sur les mesures décisives qu'il vous appartient de prendre, pour mettre enfin un terme aux désordres qui règnent dans le service de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et dont votre administration, et vous-même, monsieur le Ministre, avez hautement reconnu l'illégalité. Voici ce qui s'est passé :

Une sœur, chargée depuis longtemps de la distribution et de la vente des médicaments au public, s'étant trouvée indisposée dans la soirée du mardi, 9 décembre, passa au laboratoire pour se faire une infusion de thé; à cet effet, elle prit de l'eau bouillante, qui était contenue dans un vase placé sur un fourneau, mais elle n'eut pas plutôt bu la moitié du breuvage, qu'elle éprouva un sentiment de brûlure dans l'estomac, justement alarmée, elle fit appeler le frère Drevet, préposé aux travaux du laboratoire : celui-ci but une gorgée du thé qui venait d'être préparé, et ne tarda pas à reconnaître par son goût extraordinaire que ce thé devait contenir quelques substances dangereuses. Cependant, le temps s'écoulait, et le médecin de l'Hôtel-Dieu appelé de suite, s'efforçait vainement, en sollicitant des vomissements, de soulager les malades, car le frère Drevet commençait à ressentir aussi les effets du breuvage.

Au bout d'une demi-heure, un autre frère arrive, et apprend qu'il était occupé à faire une préparation arsenicale, et que l'eau dont on s'était servi contenait 15 grammes d'acide arsénieux!

Le médecin instruit par ce tardif renseignement réclame aussitôt, et avec instance, le contre-poison de l'arsenic, *l'hydrate de sesqui-oxyde de fer*; mais, chose inconcevable, cet agent précieux de la thérapeutique ne se trouve point dans la pharmacie; on le connaît à peine de nom, on ne peut même le préparer!! On est obligé d'avoir recours à un pharmacien de la ville, qui en fournit à l'instant, mais trop tard; la sœur est morte à trois heures du matin, et quelques jours après, le frère Drevet lui-même a succombé.

Que de réflexions pénibles un si grand malheur entouré de pareilles circonstances ne doit-il pas suggérer? Eh quoi? dans le laboratoire d'un immense hôpital, un vase est placé sur un fourneau, en vue et à la disposition de tout le monde; ce vase contient une dissolution bouillante d'arsenic, le frère qui prépare ce mortel breuvage n'est pas là pour le surveiller! Une sœur, chargée de la vente des médicaments, le prend pour de l'eau bouillante, s'empoisonne; après elle, s'empoisonne à son tour le frère Drevet, qu'elle avait appelé à son aide, et ce n'est que lorsque tout est irréparable que le frère, chargé des travaux du laboratoire, arrive enfin, pour révéler trop tard la fatale méprise qui a déjà fait deux victimes.

Quelle incurie! quel désordre! Ne doit-on pas frémir en pensant aux malheureux dont la vie est placée en de pareilles mains!

Ainsi, vous le voyez, M. le ministre, et ceci ressort d'une manière in-

contestable du simple exposé des faits. Dans ce vaste hôpital de Lyon, qui reçoit chaque année des milliers de malades, il n'y a pas de pharmacien à la tête du service de la pharmacie ; ce service est entre les mains des religieuses et des frères, et ces frères, qui n'offrent aucune garantie d'instruction, qui n'ont subi aucune épreuve, dont tout le savoir se borne à une tradition aveugle et routinière, ont entre les mains, préparent, distribuent les médicaments de toute espèce, tels que la *morphine*, la *strychnine*, l'*arsenic*, l'*acide prussique*, etc., et cela sans contrôle, avec une omnipotence qui est aussi hautement condamnée par le simple bon sens et la prudence la plus vulgaire, que par les garanties de plus en plus rigoureuses que la loi exige de tous ceux qui veulent exercer la pharmacie.

Que si un pareil système met sans cesse en péril la vie des pauvres malades, admis à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et que le gouvernement, tuteur suprême de tous les citoyens, doit protéger contre l'aveuglement ou l'usurpation de pouvoir des administrations secondaires ; que dire, lorsque dans ces mêmes conditions, dont nous venons de signaler les dangers, on voit ce même hôpital tenir encore une pharmacie publique, vendre des médicaments au dehors, et faire ainsi aux pharmaciens reçus, et payant patente, la plus injuste concurrence, en se jouant des prescriptions de la loi sous le manteau d'un prête-nom, c'est-à-dire d'un pharmacien, qui, sans avoir aucune autorité, sans jamais intervenir, même à titre de surveillant dans le service de la pharmacie, est à la solde de l'administration pour couvrir d'un faux-semblant de légalité les abus qu'elle protège et dont elle profite.

Tels sont cependant les faits dans toute leur exactitude ; tels sont les abus désastreux que nous signalons à votre dévouement pour les grands intérêts qui se rattachent à votre ministère.

Telles sont les usurpations contre lesquelles, au nom de l'humanité, au nom de la loi, au nom de la justice qui est violée, à l'égard de nos collègues de Lyon, et au nom des principes proclamés par le congrès médical de France, nous réclamons avec instance l'action décisive et toute-puissante du gouvernement. Certes, jamais un malheur plus déplorable n'a plaidé plus hautement en faveur de la cause que nous remettons en vos mains avec confiance, bien convaincus qu'en présence de deux victimes, que sous le coup de la clameur publique, qui fait peser sur l'administration de l'Hôtel-Dieu de Lyon l'immense responsabilité d'un double empoisonnement, cette administration ouvrira les yeux

sur le danger du système qu'elle maintient dans le service de la pharmacie, avec une incroyable persévérance, et contre vos propres décisions elles-mêmes, ou qu'elle fléchira enfin devant les injonctions énergiques et définitives du pouvoir dont vous êtes armé.

Dans cette espérance; M. le ministre, nous avons l'honneur, etc.

Signé au nom de la commission permanente du Congrès médical de France.

SERRES, président. F. BOUDRY, secrétaire.

FORMULE DE LA LIQUEUR DITE BITTERS HOLLANDAIS.

Gentiane.....	15 grammes.
Orangettes.....	15
Cannelle.....	4
Calamus.....	4
Racine d'aulnée.....	2
Coriandre.....	12

Réduire le tout en poudre grossière, faire macérer pendant huit jours dans deux litres de bon genièvre et ajouter 125 gram. de sirop de sucre ou 90 gram. de sucre.

UNIMENT CONTRE LA GOUTTE ET LES RHUMATISMES;

Formule de M. le docteur CHARLES MASSON.

Fr. Huile de faine.....	30 grammes
— de moutarde.....	40
— de camomille.....	30

Ajoutez :

Fleurs d'arnica.....	20
Pommade rosat.....	4
Fruits de cardamome.....	4
— de genièvre.....	15

Laissez macérer un mois en agitant deux fois par jour le mélange, et ajoutez après avoir passé :

Morphine.....	25 centigr.
Huile volatile de cajeput.....	8 gram.
— de sabine.....	2
— de sauge.....	1

GARGARISME CONTRE CERTAINS ACCIDENTS SECONDAIRES**SYPHILITIQUE;****Formule de M. RICORD.**

Pr. Décoction de ciguë..... 100 gram.

Perchlorure de mercure..... 5 à 10 centigr.

P. S. A.

EMPLOI DE L'OLÉINE EN PHARMACIE;

Par M. STICKEL, pharmacien à Kattennordheim.

L'oléine n'a presque pas été employée, jusqu'ici, dans la pratique pharmaceutique, bien qu'elle soit à un prix beaucoup moins élevé que l'huile d'olives; cependant l'oléine mérite d'être employée dans la préparation de l'emplâtre de Nuremberg.

Si on prend de l'oléine en remplacement de l'huile d'olives, même en n'ajoutant pas la quantité de cire voulue, l'emplâtre devient bientôt cassant, et ne peut pas être étendu en couche emplastique, comme dans le sparadrap; mais en mélangeant l'oléine avec l'huile d'olives à parties égales, la préparation emplastique se fait très-promptement. Il va sans dire qu'on doit ajouter plus tard la proportion nécessaire de camphre préalablement dissous dans l'huile d'olives.

Les avantages de l'emplâtre de Nuremberg préparé à l'oléine sont les suivants:

- 1° On économise du temps, du combustible et de l'huile d'olives;
- 2° On évite l'action irritante de la cire;
- 3° On obtient un emplâtre facile à étendre, et qui jouit de propriétés adhésives si prononcées, qu'il peut remplacer l'emplâtre agglutinatif.

(Archiv. der Pharmacie, août 1845.)

FORMULE D'UNE POMMADE ANTIPSORIQUE,

Communiquée par M. Van der AUWIERMULIN, pharmacien à Gand.

x Onguent citrin..... 5v (155 gram.)

Huile d'olives..... 3ijj (93 gram.)

Poudre d'acétate de plomb cristallisé... 3vj (18 gram.)

Poudre de sulfate de zinc..... 3lj (12 gram.)

On fait fondre l'onguent citrin et l'huile d'olives à une douce chaleur, et on y ajoute les sels préalablement réduits séparément en poudre impalpable.

Pour se servir de cette pommade, on en prend environ un gros le matin, et on s'en frotte une partie du corps ; le soir on réitère la friction, et on continue ainsi jusqu'à ce que toute l'éruption ait disparu.

EAU STYPTIQUE DE BROCCIERI ET EAU HÉMOSTATIQUE DE NELJUBIN :

Par M. le docteur MARTIUS.

D'après M. Martius, l'*Eau styptique de Broccieri* peut se préparer de la manière suivante :

On fait macérer pendant douze heures du bois de sapin coupé menu et concassé avec le double de son poids d'eau, puis on distille jusqu'à ce qu'on ait obtenu en produit, le poids du bois employé. On abandonne cet hydrolat au repos pendant vingt-quatre heures ; après quoi on en sépare avec soin l'huile volatile qui peut s'être rassemblée. Avant de mettre cette eau en usage, il est nécessaire de l'agiter.

L'*Eau hémostatique de Neljubin*, qui a les mêmes propriétés que la précédente, s'obtient comme il suit :

Pr. Castoréum de Sibérie.....	30 grammes.
Ambre gris.....	30
Seigle ergoté récent.....	125
Baume de la Mecque.....	12
Baume du Canada.....	60
Cannelle.....	420
Fleurs de romarin.....	750
Sommités de menthe poivrée...	560
Huile de cajeput.....	15
Alcool rectifié.....	500
Eau commune.....	Q. S.

On contuse ou l'on incise les substances solides, on mêle le tout ; puis, après douze heures de macération, on distille pour retirer 8,750 grammes de produit.

(Archiv. der Pharmacie. février 1845.)

MÉDICAMENTS GATÉS EN POSSESSION D'UN PHARMACIEN.

COUR ROYALE DE PARIS (appels correctionnels).

Présidence de M. de Vergès. — Audience du 12 juillet.

Règlement sur la pharmacie. — Vente de médicaments mal préparés ou détériorés.

Le 31 juillet 1844, un commissaire de police, assisté de MM. Dumeril

et Gaultier de Claubry, professeurs à l'Ecole de pharmacie, constata, dans une visite chez le sieur L. T. D., pharmacien, la présence de médicaments mal préparés ou détériorés; il saisit ces médicaments.

Le sieur D. fut traduit devant le tribunal correctionnel (6^e chambre), et condamné, le 7 juin dernier, par application des articles 29 de la loi du 21 germinal an XI, et 471 du Code pénal, à 5 fr. d'amende.

M. le procureur du Roi a fait appel de ce jugement.

Conformément aux conclusions de M. l'avocat-général Nonguier, la Cour a rendu l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Considérant qu'il résulte tant du procès-verbal dressé le 30 juillet dernier par le commissaire de police, assisté de professeurs de l'Ecole de pharmacie de Paris, que du rapport de M. Gaultier de Claubry, professeur de ladite Ecole, commis par le juge d'instruction, que dans la pharmacie de D. il a été saisi du laudanum mal préparé et ne renfermant pas les proportions de substances qu'il doit contenir, ainsi que d'autres médicaments mal préparés ou détériorés;

« Mais considérant que le fait de la vente desdites substances et médicaments n'est pas établi, et que leur simple détention n'est pas suffisante pour en fournir la preuve;

« Considérant que l'article 29 de la loi du 21 germinal an XI, après avoir prescrit la visite dans les pharmacies, porte que les règlements existants sur la salubrité des comestibles et médicaments, continueront d'être exécutés jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné; qu'au nombre de ces règlements se trouve l'arrêt du Parlement de Paris, du 23 juillet 1748, lequel ordonne aux pharmaciens de se conformer, pour la préparation des médicaments, aux prescriptions du Codex;

« Considérant que l'ordonnance royale du 8 août 1816 a de nouveau prescrit l'exécution de ce règlement;

« Met l'appellation et ce dont est appel au néant;

« Emendant, et statuant par jugement nouveau, déclare D. coupable d'avoir, en juillet 1844, tenu dans son officine des drogues mal préparées, délit prévu et puni par l'article 29 de la loi du 21 germinal an XI, et par l'arrêt de règlement du 23 juillet 1748 ;

« Faisant application desdits articles,

« Et, néanmoins, usant du droit qui appartient à la Cour de modérer les peines édictées par de simples arrêts de règlements.

« Condamne D..... à 200 fr. d'amende, ordonne la confiscation des médicaments saisis. »

COUR ROYALE DE CAEN (appels correctionnels).

Présidence de M. Binard, — Audience du 17 août.

Exercice illégal de la profession de pharmacien. — Vente de médicaments gâtés. — Question pénale.

Miette a été traduit, à la requête du ministère public, devant le tribunal correctionnel de Vire, comme prévenu : 1° d'avoir, depuis moins de trois ans, illégalement exercé la profession de pharmacien; 2° d'avoir débité, ou au moins exposé en vente des médicaments gâtés.

Par jugement du 27 juin dernier, Miette a été relaxé des poursuites dirigées contre lui.

Le 28 du même mois de juin, le ministère public en a porté l'appel, et la cause venant devant la Cour, M. Chéradame, conseiller, en a fait le rapport.

La Cour a rendu l'arrêt suivant, qui fait comprendre combien il est urgent de faire une loi nouvelle sur la police de la pharmacie :

« Considérant qu'il est constant, en fait, que Miette n'a pas été reçu pharmacien par une Ecole de pharmacie ;

« Qu'il ne l'a pas été non plus par un jury spécial pour le département du Calvados ;

« Qu'ainsi, en ouvrant une officine à Pont-Farcy, il a commis une infraction aux articles 23, 24, 25, 26 et 28 de la loi du 21 germinal an XI, et cela encore bien qu'il paraisse avoir été reçu par un jury spécial dans un autre département ;

Mais que les articles cités ne portent aucune peine pécuniaire ou corporelle pour raison des infractions à leurs dispositions, qui sont ainsi purement réglementaires et de police administrative ;

« Que l'article 33 de ladite loi ne s'applique qu'aux épiciers et droguistes, et ne peut être invoqué dans l'espèce ;

« Qu'il en est de même de l'article 36, qui ne concerne que le débit au poids médicinal, la distribution de drogues et préparations médicamenteuses sur les théâtres ou étalages dans les places publiques, foires et marchés, et encore toute annonce et affiche imprimées qui indiqueraient des remèdes secrets sous quelque dénomination qu'ils soient présentés ; d'où suit qu'il y a lieu de confirmer la décision des premiers juges ;

« Adoptant, quant au second chef, les motifs des premiers juges ;

« Par ces motifs, la Cour confirme le jugement dont est appel, et renvoie le prévenu sans dépens. »

Note du Rédacteur. On doit se demander si le jugement que nous venons de faire connaître n'aurait pas dû être déféré à la Cour suprême. En effet, nous trouvons dans un ouvrage rédigé par un homme plein de mérite, M. Tubuchet, avocat, chef du bureau de la police médicale à la Préfecture de police, le passage suivant (*V. Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*, p. 589) :

Celui qui vend des médicaments gâtés est puni de 100 francs d'amende et d'un emprisonnement qui ne peut excéder six mois. En cas de récidive, l'amende est double et le jugement affiché aux dépens du condamné.
LOI DU 22 JUILLET 1791.

CHARLATANISME. VIOLATION FLAGRANTE DES LOIS.

L'article 36 de la loi du 21 germinal an XI s'exprime ainsi :

« Tout débit au poids médicinal, toute distribution de drogues et
« préparations médicamenteuses sur des théâtres ou étalages, dans les
« places publiques, foires et marchés toute annonce et affiches imprimées
« qui indiqueront des remèdes secrets, sous quelque dénomination
« qu'ils soient présentés, sont sévèrement prohibés ; les individus qui se
« rendraient coupables de ce délit seront poursuivis par mesure de police
« correctionnelle, et punis conformément à l'article 83 du Code des
« délits et des peines. »

Malheureusement et à tort, cet article de la loi n'est pas mis à exécution. En effet, nous trouvons dans un journal judiciaire l'article suivant :

« Le village du Curis, au Mont-d'Or, vient d'être exploité par une troupe de charlatans.

« Voici quelques détails sur les cures opérées par ces individus ; elles engageront peut-être les habitants des campagnes à se tenir en garde à l'avenir contre les onguents que leur vendent les charlatans et contre les opérations qu'ils pratiquent :

« Le nommé J... T..., ayant une légère écorchure à la jambe, a obtenu, pour 25 centimes, un onguent qu'il appliqua, lui a valu une douleur qui s'est étendue jusqu'à l'épaule. Heureusement il a eu recours à

des cataplasmes. Malgré cela, il restera au moins trois semaines sans pouvoir travailler.

« Le nommé E... B..., ayant une violente douleur de dents, est venu ensuite. Le fer a enlevé, non la dent malade, mais les deux voisines. Le malheureux peut à peine parler.

« La nommée B..., peu effrayée des suites de cette opération, supportée par son voisin, a voulu aussi faire visiter sa mâchoire. L'opérateur s'est trompé : il a enlevé une dent du côté opposé à celui où était le siège du mal. De là une hémorrhagie très-forte, le gonflement de toute la tête, etc.

« La nommée R... avait un bouton imperceptible au bout du nez ; une coquetterie assez excessive l'a poussée à s'adresser au charlatan. Notre opérateur a appliqué onguent, caustique, etc. La patiente, au lieu d'un bouton, en a mille, et sa tête a doublé de grosseur.

« Ces quatre faits rappellent ce qui s'est passé l'année dernière à Montanay, près de Neuville. Un notable du village s'est fait opérer de la cataracte par un charlatan, moyennant 400 fr., dont 200 payés comptant. L'opération faite et le bandeau placé, la victime a dû attendre un mois avant de le lever. Le mois écoulé, tous les voisins se sont réunis pour applaudir au succès de l'opération ; mais l'œil avait été arraché !!! »

On se demande comment MM. les maires, qui sont les protecteurs de leurs administrés, tolèrent de pareils faits, pourquoi ils autorisent ces individus à séjourner dans les communes qu'ils administrent ? pourquoi ils ne traduisent pas ceux qui se rendent coupables de semblables délits devant les tribunaux ?

EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE ET DE LA PHARMACIE.

Le sieur Sabattié, âgé de quarante ans, et se qualifiant d'étudiant en médecine, fut condamné, au mois de juillet, à 100 fr. d'amende, pour exercice illégal de la médecine.

Postérieurement à cette condamnation, M. Vauremoire, pharmacien à Nanterre, signala le sieur Sabattié comme continuant à exercer la médecine, et à vendre aux malades de cette commune des médicaments. Il déposa entre les mains de M. le maire diverses ordonnances et une facture de remèdes, ainsi que plusieurs fioles et des spécifiques qui lui avaient été remis par une dame Leclère, dont le mari était décédé le 17 juillet, après avoir été soigné par le sieur Sabattié. M. le maire de Nanterre ouvrit une enquête dans le courant du mois de septembre. Il en résulta que, depuis sa condamnation, le sieur Sabattié n'avait cessé de venir tous les huit jours à Nanterre, et d'y soigner un grand nombre de malades, et que la confiance des habitants de Nanterre, Chatou, Asnières, etc., dans le savoir et l'expérience du soi-disant docteur Sabattié, et surtout dans l'efficacité de ses baumes et de ses sirops, n'avait fait que croître et s'enraciner de plus en plus sur ce sol fertile.

Le système de justification du sieur Sabattié consiste à soutenir que, depuis le 23 juillet, il n'a visité de malade, soit à Nanterre, soit ailleurs, qu'assisté d'un médecin nommé Dormier, et que les faits dénoncés aujourd'hui sont antérieurs au 23 juillet, date du jugement.

M. le président. — Ils ne sont pas antérieurs au mois de mars. Or, le jugement du 28 juillet n'était relatif qu'à des faits dont les plus récents remontaient au mois de mars.

M. l'avocat du Roi requiert une nouvelle condamnation contre le sieur Sabatté, dans la conduite duquel il voit une lutte persévérante contre les lois qui régissent l'exercice de la médecine.

M^e Eugène Avond présente la défense.

Le tribunal, considérant que le sieur Sabatté s'est rendu coupable d'exercice de la médecine, soit du mois de mars au mois de juillet, soit même après le 23 juillet, et qu'il est dès lors en récidive; mais, attendu qu'il n'est pas suffisamment établi qu'il ait pris la qualité de docteur, ce qui serait une circonstance aggravante, l'a condamné à un mois de prison et 30 fr. d'amende.

EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE PAR UN MÉDECIN.

CONDAMNATION.

Le tribunal de première instance, septième chambre, jugeant en police correctionnelle, a condamné à 500 francs d'amende le sieur Denis de Saint-Pierre, pour débit de remèdes secrets et de préparations pharmaceutiques.

EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE PAR DES HERBORISTES.

CONDAMNATION.

Le sieur Repiquet, herboriste à la barrière de Fontainebleau, a été traduit devant le tribunal de première instance de la Seine, jugeant en police correctionnelle, sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie, puis condamné; 1^o à 15 fr. d'amende pour exercice illégal de la médecine; 2^o à 500 fr. d'amende pour vente de préparations pharmaceutiques.

— Le sieur Charles-Michel Drouhin, herboriste, rue des Tournelles, 18, a été aussi traduit devant le tribunal correctionnel, sous la prévention d'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie.

Sur la plaidoirie de M^e Billequin, le tribunal a renvoyé le prévenu sur le premier chef, et sur celui relatif à l'exercice illégal de la pharmacie, et par application de l'article 6 de la déclaration du 25 avril 1777, l'a condamné à 500 fr. d'amende.

NOUVELLE CONDAMNATION DU SIEUR CANARD POUR EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE;

Le nommé Jean-Magloire Canard a été de nouveau traduit devant le tribunal de police correctionnelle comme inculpé de vente de remèdes secrets dont la composition n'est par indiquée au CODEX. Il a allégué qu'il donnait ces médicaments, qui se composent d'une poudre, pour soulager les malheureux; mais il a été démontré qu'il avait demandé à quelques personnes à qui il avait délivré cette poudre végétale, 30, 50, 100 et jusqu'à 200 francs.

Le sieur Canard a été condamné à 600 fr. d'amende, et pour récidive, à dix jours de prison.

SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

Séance du lundi 1^{er} décembre 1845. — La Société reçoit :

1^o Une note de M. Cottureau fils, sur les moyens de reconnaître le sucre de cannes, et de le distinguer du sucre de fécule.

2^o Une lettre de MM. Godfroi, Bigot, Guépin, Laroche fils aîné, Mirault (d'Angers), qui font connaître qu'un monument doit être élevé à la mémoire d'Ollivier (d'Angers), et qu'une souscription est ouverte.

3° Deux exemplaires d'un travail de M. Bonjean, ayant pour titre : *Traité théorique et pratique de l'ergot du seigle.*

4° Une pétition des pharmaciens de Paris à M. le préfet de la Seine.

5° Une note de M. Lepage, de Gisors, sur la préparation du lactate de fer.

6° Une note de M. Boutigny (d'Evreux), sur l'application de l'état sphéroïdal à l'analyse des taches produites par l'appareil de Marsh.

7° Un mémoire de M. Blondlot, sur un cas d'empoisonnement par l'acide sulfurique.

8° Une lettre de M. Poitevin, pharmacien à Mazamet, sur l'exercice de la pharmacie. La publication, les rapports qui ont été lus au Congrès, nous forceront, pour le moment, d'ajourner l'impression de cette lettre, qui contient d'excellentes observations.

9° Un travail de M. Fau, pharmacien à Foix, intitulé : *Exposé des principaux abus graves que j'ai eu l'occasion d'observer relativement à l'exercice de la médecine en France.* Brochure in-8. Toulouse, imprimerie de Bonnel et Gibrac. M. Fau demande qu'il soit fait prochainement une analyse de son travail, et qu'en vertu du droit d'auteur, il lui soit adressé le numéro du journal où le compte rendu de son travail sera inséré. Il sera répondu à M. Fau que son travail ne peut être actuellement le sujet d'un compte rendu ; que, de plus, l'insertion de ce compte rendu dans le journal ne lui donnerait pas le droit d'exiger un numéro du journal ; que l'envoi de numéros dans lesquels il est parlé des travaux étrangers à la rédaction du journal, décompléterait les collections, ce qui serait très-onéreux pour la Société.

10° Un grand nombre de lettres et notes sur les questions traitées au Congrès, sur les abus qui sont nuisibles à la pharmacie. Nous puiserons plus tard dans ces notes tout ce qui, dans les séances du Congrès, n'a pas été discuté ou approfondi.

TABLEAU DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

Membres rédacteurs du Journal :

MM. BÉRAL, CHEVALLIER, DUMAS, FÉE, GUIBOUT, LABASSONE, ORFILA, PAYEN, PELLIGOT, PELLETAN (Gabriel), PELOUZE, RICHARD ROBINET.

Membres collaborateurs :

MM. Batard, à Paris.	MM. Guéranger, au Mans.
Blondeau, à Paris.	Labarague, à Paris.
Bosson, à Mantes.	Lavini, à Turin.
Bouis, à Perpignan.	Leistner, à Paris.
Braconnot, à Nancy.	Martius, à Erlangen.
Brandes, à Salzflun.	Morin, à Rouen.
Cantu, à Turin.	Morson, à Londres.
Chereau, à Paris.	Mouchon, à Lyon.
Cottereau, à Paris.	Peschier, à Genève.
Desfosses, à Besançon.	Petroz (H.), à Paris.
Dublanç, à Troyes.	Righini, à Ollégio.
Edwards (M.), à Paris.	Ségalas, à Paris.
Farines, à Perpignan.	Tilloy, à Dijon.
Gmelin, à Heilberg.	Trevet, à Paris.

Membres correspondants regnicoles :

MM. Aubergier père, à Clermont-	MM. Batillat, à Macon.
Ferrand.	Boullier, à Sully.
Aubergier fils, à Clermont-	Bricheteau, à Paris.
Ferrand.	Charpentier, à Lille.
Audouard fils, à Béziers.	Chatain, à Paris.

- MM. Collard de Martigny, à Nanci.
 Debourge, à Rollet.
 Decourdemanche, à Caen.
 Delaporte, à Troyes.
 Delarue, à Vernon.
 Delcher, à Castillon.
 Delille, à Montpellier.
 Denis, à Commercay.
 Derrheims, à Saint-Omer.
 Desalleurs, à Rouen.
 Deschamps, à Avalon.
 Davallon, à Lyon.
 Desmarests, à Châlons-sur-M.
 Devergie, à Paris.
 Donne, à Paris.
 Duportal, à Montpellier.
 Duville, à Montdidier.
 Eon-Duval, à Angers.
 Edwards aîné, à Paris.
 Fauré, à Bordeaux.
 Favrot, à Paris.
 Feneulle, à Cambrai.
 Ferrari, à Saint-Brieuc.
 Fougeron, à Orléans.
 Fremy père, à Versailles.
 Gay, à Montpellier.
 Gardes, à Versailles.
 Girardin, à Rouen.
 Gensoul, à Lyon.
 Houdbine, à Champdeniers.
 Idt, à Seure.
 Labordette à Pau.
 Lalande, à Falaise.
 Lartigue, à Bordeaux.
 Lefortier, à Trun.
 Legrip, à Chambon.
- MM. Lepage, à Gisors.
 Lessant père, à Nantes.
 Lespinières, à Châtellerault.
 Lesson, à Toulon.
 Magnès jeune, à Toulouse.
 Marchand, à Fécamp.
 Menon, à Barrèges.
 Mérat-Guillot, à Auxerre.
 Mouchon, à Lyon.
 Nicole, à Dieppe.
 Nodot, à Semur.
 Oudinet, à Versailles.
 Pallas, en Algérie.
 Parisot, à Dieux.
 Paton, à Batignolles.
 Petit, à Corbeil.
 Peltier, à Doué.
 Poutet, à Marseille.
 Prevel, à Nantes.
 Preisser, à Rouen.
 Regnard, à Chaumont.
 Reynard, à Amiens.
 Recluz, à Paris.
 Saïles, à Paris.
 Sauquet, à Saint-Jean.
 Sené, à Dijon.
 Tauvel, à Goderville.
 Thieulien, à Paris.
 Tiersot, à Bourg.
 Tintillier, à Dijon.
 Tordeux, à Cambrai.
 Tournai, à Narbonne.
 Vandamme, à Hazebruck.
 Vaudin, à Laon.
 Vivier, à Langres.
 Wislin, à Gray.

Membres correspondants étrangers :

- MM. Albert, à Reburg.
 Aschoff, à Herford.
 Bahi, à Herford.
 Balcells, à Barcelonne.
 Beissenhirtz, à Meinden.
 Bischoff, à Bonn.
 Bucholz, à Erfurth.
 Casa-Seca, à la Havanne.
 Cassola, à Naples.
 Davreux, à Liège.
 Dumesnil, à Winstooff.
 Faraday, à Londres.
 Ferrari, à Vigevano.
 Gruner, à Hanover.
 Hume, à Londres.
 Kane, à Dublin.
 Kirkoff, à Anvers.
 Krantz, à Cologne.
 Lacarterie, à Anvers.
 Lobbé frères, à la Havanne.
- MM. Los Guy Marchens de Peixoto,
 à Rio-Janciro.
 Martius, à Erlangen.
 Marignies, à Fernambouc.
 Meissner, à Hall.
 Muench-Mayer, à Lunebourg.
 Murray, à Londres.
 Nées d'Essenbeck, à Bonn.
 Pasquier, à Liège.
 Peretti, à Rome.
 Pfaff, à Kiel.
 Pinto-Sylveira, à Porto.
 Ricord Madiant, à la Guadeloupe.
 Schrader, à Berlin.
 Sementini, à Naples.
 Stoltz, à Hall.
 Tromsdorff, à Erfurth.
 Witting, à Hœxter.
 Yanès, à Barcelonne.